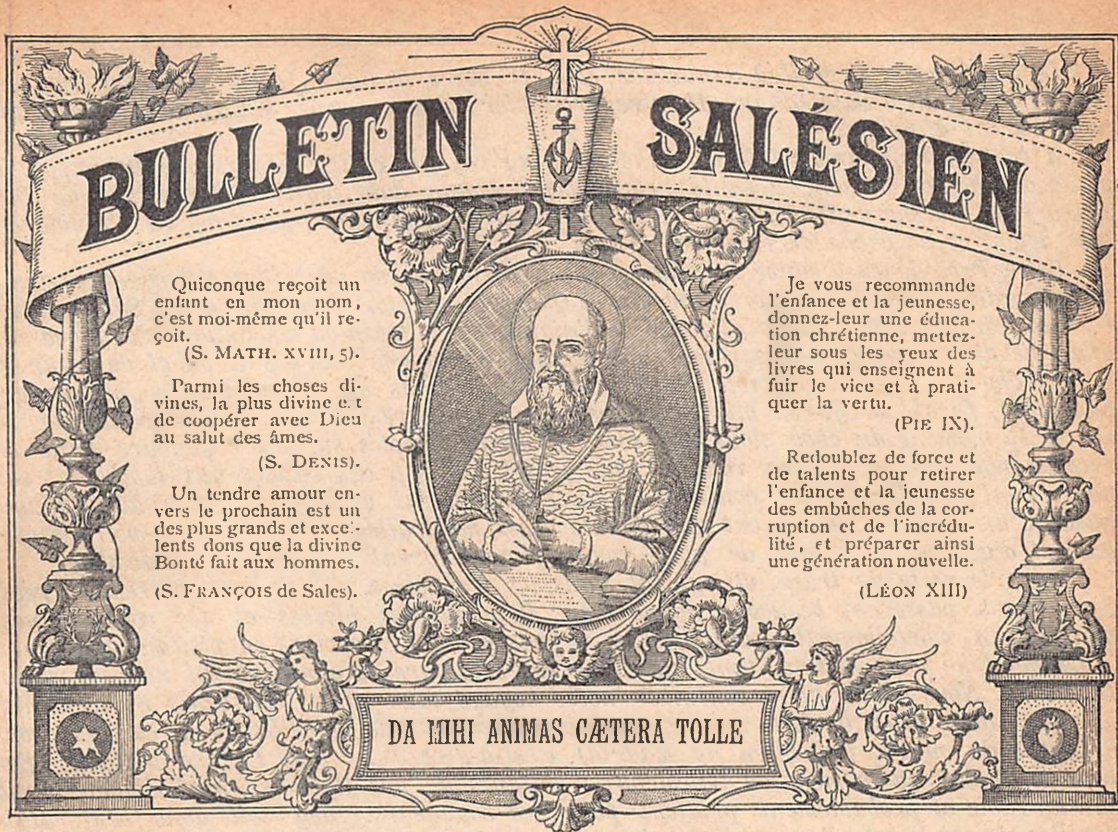




Nice, Place d'Armes, 1. — Marseille, rue des Princes, 78. — Lille, rue Notre-Dame, 288
Paris, rue du Retrait, 29, (Ménilmontant). — Dinan, 28, rue Beaumanoir.

XXI^e ANNÉE — N^o 4 240

Paraît une fois par mois.

AVRIL 1899

UN VOYAGE DE NOTRE VÉNÉRÉ PÈRE DON RUA

Un mois en Espagne

Nos chers Coopérateurs ont suivi le Successeur de Don Bosco depuis son départ de Turin. Après les nouvelles de Romans et de Montpellier, ce sont celles d'Espagne qui nous arrivent maintenant. La lettre suivante, de Don Marengo, est adressée au Préfet général de notre Société Don Belmonte.

Braga (Portugal), 5 mars 1899.

Il me semble que nous sommes arrivés en Espagne le 5 février. Les quinze jours que Don Rua a passés en Catalogne, il les a consacrés à visiter nos deux Maisons de Sarrià et les deux autres que compte Barcelone, puis celle de Gérone, où il a béni la première pierre de la future chapelle, enfin le Noviciat de S. Vincente de los Orts, pour y présider la clôture des exercices et y recevoir une quinzaine, je crois, de professions religieuses.

Le 21 février il quitta Barcelone pour se rendre à Bilbao. C'est un voyage de deux jours; mais Don Rua put coucher à Saragosse, chez les religieux de saint Joseph Calasanz.

Le 25 février, il était à Santander, et le 1^{er} mars à Béjar, d'où, revenant sur ses pas, il se rendit à Salamanque. Il en repartit hier samedi. Quinze heures de chemin de fer nous mirent à Braga.

A travers les grandes fatigues inhérentes au voyage, et les labeurs que lui impose la visite de chaque Maison, la santé relativement bonne dont jouit le Successeur de Don Bosco tient du merveilleux. Il y a lieu d'en bénir le Seigneur, parce que sa Providence, très attentive, se cache derrière ces grâces.

Cette Providence a sauvé Don Rua et ses compagnons de route des conséquences d'une collision de trains qui s'est produite hier à Quegigal, la quatrième gare après Salamanque, vers le Portugal. Par une négligence de l'aiguilleur, le train où nous étions s'engagea sur une voie de garage où se trouvaient une dizaine de wagons chargés de blé et de légumes.

Le choc fut aussi terrible qu'imprévu. Les wagons de marchandises, violemment télescopés, furent broyés et mis en pièces; quant à notre train, il ne put continuer sa route. Au moment du choc, nous nous sommes sentis projetés sur les voyageurs assis en face de nous; bientôt nous roulions sur le sol, mêlés à des valises qui tombaient sur nous. Don Rua, légèrement contusionné au front, en fut quitte pour une hémorrhagie nasale; un autre voyageur eut une épaule assez maltraitée; Don Rinaldi, votre serviteur et d'autres personnes de notre compartiment furent complètement indemnes.

Dans le reste du train, et surtout dans les troisièmes, qui ne sont pas rembourrées, les choses se passèrent beaucoup moins bien; il y eut des blessés et des contusionnés, mais aucun mortellement, autant qu'on a pu s'en rendre compte en visitant le train.

La machine nous traîna tant bien que mal à la gare suivante, où un nouveau train fut formé. Nous pûmes alors continuer notre voyage sans autres incidents ni accidents.

Don Rua nous a fait remarquer très justement que la collision a eu lieu vers 6 heures du matin (méridien de Madrid), c'est-à-dire à 7 $\frac{1}{2}$ de l'heure d'Italie (Europe centrale), au moment où Salésiens et enfants de nos Maisons s'approchaient de la sainte Table et probablement priaient pour les voyageurs. Dieu soit donc béni. Mais veuillez demander que l'on continue de prier pour Don Rua, afin qu'après avoir effectué heureusement sa longue pérégrination, il rentre sain et sauf à l'Oratoire.

Partout il est reçu avec de véritables transports d'enthousiasme, avec affection, j'allais dire avec piété, non seulement par nos confrères et nos enfants, mais aussi par les personnes du dehors, surtout s'il s'agit de nos Coopérateurs. A Sarrià (banlieue de Barcelone), à San Vincente, à Béjar, les Municipalités, en corps, se sont unies au clergé pour lui faire une réception solennelle. Les évêques de Santander et de Salamanque, les Pères Jésuites de Bilbao et de Salamanque, les PP. des Écoles Pies de Saragosse et les Carmes d'Albe de Tormes ont donné au Successeur de Don Bosco des démonstrations d'estime que vous ne pouvez imaginer. Je ne vous dis rien de l'empressement avec lequel on l'assiège pour lui demander conseil. Aux journalistes, c'est une parole qu'il doit donner, aux malades, une bénédiction. Je n'en finirais pas si je voulais tout raconter: c'est l'affaire du Bulletin, qui, en temps utile, n'y manquera pas. Je me borne à vous dire que l'on voit se renouveler toutes les scènes du voyage triomphal de Don Bosco en Espagne (1886), y compris les coups de ciseaux donnés dans les vêtements de ce pauvre Don Rua.

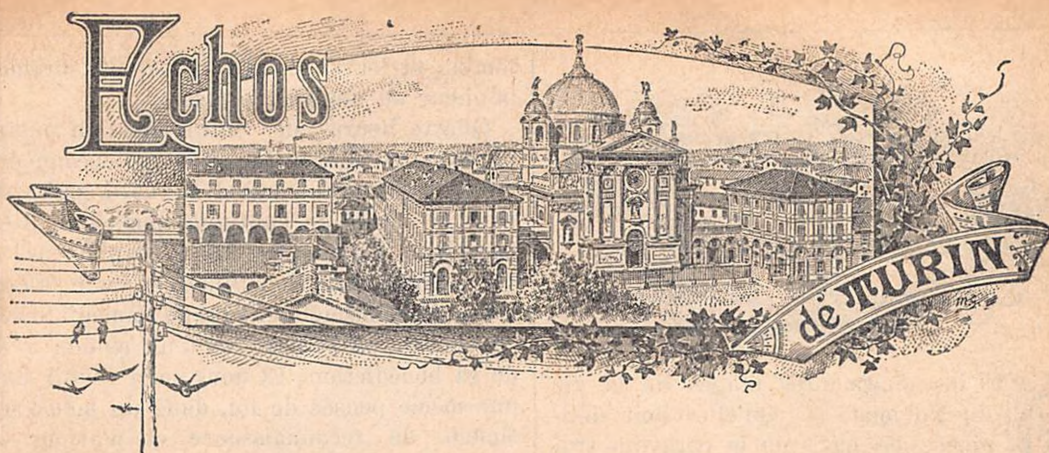
Demain, Braga, où nous venons d'arriver, verra une séance extraordinairement solennelle organisée par des amis de nos Œuvres en l'honneur de notre vénéré Père. Je vous en parlerai.

Mardi prochain, 7 mars, nous serons à Vigo pour un jour ou deux, avant de nous rendre à Lisbonne, par Oporto.

Autant qu'on peut le prévoir, Lisbonne nous retiendra au moins une grande semaine, de sorte que nous ne serons guère à Séville avant le 20 ou le 21 mars.

Les amis de nos Œuvres nous aideront à remercier le bon Dieu de la protection indéniable et touchante qui accompagne partout le Successeur de Don Bosco. Avec nous aussi, ils demanderont à la Vierge Auxiliatrice de le suivre maternellement, et de bénir sans mesure ses labeurs.





Nos hôtes



Le 27 février dernier, S. G. Monseigneur Laborde, évêque de Blois, de retour de Rome, daignait, en compagnie de l'un de ses Vicaires généraux, M. Hahusseau, et de deux autres ecclésiastiques de son diocèse, visiter l'oratoire de Turin.

C'est Don Durando, un des assistants de Don Rua, qui, secondé par un novice français originaire de Blois, fit à nos hôtes d'un moment les honneurs de la Maison.

Sa Grandeur et ses compagnons de voyage ont bien voulu prendre le plus vif intérêt à tout ce qui passa sous leurs yeux, durant leur promenade à travers les ateliers. Ils furent heureux, avant de nous quitter, de voir la modeste cellule de Don Bosco et la petite chapelle où il a célébré le saint Sacrifice dans les dernières années de sa vie.

La Vierge Auxiliatrice saura dire au vénéré Monseigneur Laborde le merci des enfants de Don Bosco pour cette visite toute paternelle, qui est un honneur et une bénédiction.



Huit jours après, d'autres hôtes acceptaient, pour vingt-quatre heures, l'hospitalité salésienne. M. Léon Harmel, le *Bon Père* des ouvriers du Val des Bois, M. Pierre Saucourt, son petit-fils et M. l'abbé Glorieux, correspondant de l'*Univers* à Rome.

M. Léon Harmel venait de puiser de nouvelles ardeurs de foi auprès de Léon XIII, et d'aviver, au contact du cœur de ce grand Pontife, la flamme de son apostolat.

A Rome et puis à Gênes le vaillant industriel chrétien avait porté la bonne parole de l'évangile social devant des auditoires aussi nombreux que distingués. A Turin, grâce à l'initiative du Cercle catholique des Etudiants, M. Léon Harmel put entretenir des devoirs sociaux de la classe dirigeante un magnifique auditoire réuni dans la Chapelle publique de l'archevêché.

Avant et après cette conférence, S. G. Monseigneur Richelmy, archevêque de Turin, voulut recevoir le *Bon Père* et le féliciter de son zèle en faveur des humbles de ce monde.

Dans le chœur de la Chapelle avaient pris place autour de sa Grandeur, les personnalités les plus en vue dans le monde des œuvres.

A l'issue de la conférence Mgr Richelmy remercia, en quelques mots empreints de la plus cordiale délicatesse, l'ardent défenseur des pauvres, le père des ouvriers.

Le lendemain, un industriel chrétien de la ville, M. Musso, voulut inviter à sa table M. Léon Harmel, pour obtenir de lui des explications détaillées sur le rôle, auprès des classes ouvrières, d'un patron soucieux de ses responsabilités devant Dieu.

Les applaudissements chaleureux qui ont salué la parole du conférencier dans un auditoire d'élite seront sûrement pour sa foi un commencement de récompense. En une terre comme le catholique Piémont, cette bonne semence lèvera, pour donner, abondante et savoureuse, une récolte surnaturelle d'œuvres toutes à l'honneur de Dieu et au bien spirituel et temporel des masses laborieuses.





Oh! les charmantes étapes de la vie du Noviciat! (1) Qu'elles sont délicieuses ces oasis où la caravane studieuse de **Saint-Pierre de Canon** s'arrête pour respirer les brises embaumées du matin ou les tièdes haleines du soir! Qu'elles sont reposantes ces haltes effectuées là-haut, au sommet des munts, à l'occasion de telle ou telle fête propre à délasser les intelligences et renouveler les cœurs! Aussi est-il facile de comprendre les scrupules de la plume du chroniqueur, quand elle se voit contrainte de relever les mille souvenirs qui jalonnent la route. Elle serait tentée, elle, de brûler ces étapes..... Mais on lui en voudrait. Pauvre plume! Résigne-toi donc: va ton chemin et sois bavarde.

Or donc, le 25 février, il y avait grande joie au logis, car on y fêtait l'ordination d'un jeune prêtre salésien, Don Féty. Comble d'honneur et comble de bonheur à la fois!

En effet, par une délicate attention pour sa famille de la montagne, S. G. Mgr Gouthé-Soulard, le vénéré pasteur du diocèse, offrait d'aller consacrer le nouvel élu du sacerdoce dans la propre chapelle du Noviciat. De telles avances ne sont pas à décliner, on le devine aisément. C'est donc avec la joie la plus vive qu'on se disposa à ce spectacle inconnu depuis longtemps sur ces hauteurs. Si loin qu'on remonte dans le passé, on ne se souvient pas d'avoir vu quelque chose de semblable à Saint-Pierre de Canon. Les moines, nos devanciers, qui dorment leur dernier sommeil sous les dalles de l'église, ont dû tressaillir de joie dans le repos de leur

(1) Nous avons respecté le plus possible cette intéressante relation. Un témoin oculaire est toujours un correspondant précieux, même s'il s'agit d'un rédacteur... novice, à qui rien ne manque, d'ailleurs, pour devenir profès.

tombe; et leurs prières porteront sûrement bonheur au nouveau prêtre.

Quatre heures de voiture par un mistral impitoyable et Mgr l'Archevêque, accompagné de M. le Vicaire général Bernard, arrive devant la façade de l'antique monastère. Reçu par M. le Doyen de Salon et plusieurs de ses vicaires, par Don Binelli et toute la communauté, Monseigneur se rend immédiatement au chœur, où l'attend tout un monde avide de sa bénédiction. Et nous voici réunis dans une même pensée de foi, dans un même sentiment de reconnaissance et d'amour de Dieu, pour admirer l'œuvre merveilleuse que le Seigneur va opérer au milieu de nous. La cérémonie commence. L'élu du sanctuaire arrive. Dans un profond silence — car les plus grandes choses se font dans le silence — le Pontife lui impose les mains. Quand il se relève, il est prêtre, c'est-à-dire le serviteur et le rédempteur de ses frères. *Grande mystère!*

Le sacrifice s'achève, et quelques instants après Mgr Gouthé-Soulard est au milieu de ses enfants, prodiguant ses bénédictions à tous ceux qui l'approchent.

Le temps de refaire les estomacs, légèrement fatigués ce samedi des Quatre-Temps, et l'on se réunit à nouveau, non plus à la chapelle, mais à la salle des fêtes, pour offrir à Sa Grandeur une séance récréative. Après les souhaits de bienvenue, qui renferment l'expression de nos remerciements, le rideau se lève: nous voici en plein Paris, assistant à une désopilante comédie admirablement interprétée: *Tête Folle*, d'Antony Mars. On rit, et l'on rirait encore si l'heure du départ n'avait sonné. Monseigneur nous quitte en manifestant l'intention de revenir souvent.

A bientôt donc, Monseigneur! Que Dieu bénisse votre verte vieillesse! Qu'il vous conserve longtemps encore à l'Eglise de France et à notre chère Provence en particulier!

Au revoir, Monseigneur! et merci! Merci de nous avoir donné un prêtre, merci de cette belle fête, prélude des joies ineffables que nous réserve la journée de demain.

Hæc dies quam fecit Dominus! Voici le jour qu'a fait le Seigneur. « Dès que l'aurore aux doigts de rose eut ouvert les portes de l'O-

rient », Saint-Pierre de Canon se réveillait encore en fête: c'était grande liesse, comme auraient dit nos pères. Rien de plus motivé d'ailleurs: après l'ordination, la première messe. C'est toujours beau une première messe, car jamais la couronne du sacerdoce n'apparaît pour la première fois sur le front d'un homme sans répandre autour de lui l'éclat mystérieux des choses divines, et sans imposer aux témoins de cette gloire nouvelle un respect plein d'étonnement. Aussi le spectacle qu'offrait à cette heure l'humble chapelle du



Une photographie de D. Bosco
prise en Espagne (1886).

Noviciat était vraiment touchant. Tout portait au ravissement. L'autel, illuminé de feux sans nombre, s'était paré comme aux plus beaux jours. Dans l'air, des nuages d'encens montaient en gracieuses volutes. L'orgue accompagnait le chœur des voix, interprète des âmes qui chantaient l'hymne de la reconnaissance. Et le nouveau prêtre, le cœur débordant de joie et d'allégresse, montait à l'autel du Seigneur, murmurant son "*Introibo*,;

tandis que là, tout près, un vieillard à cheveux blancs, son père, le contemplait, ravi de bonheur et d'amour. Malgré son grand âge, mais avec sa grande foi, il avait quitté ses champs et sa Bretagne pour venir voir son fils chanter sa première Messe, et aussi pour recevoir dès ici-bas une juste récompense de la générosité avec laquelle il a sacrifié ses trois enfants au service du Seigneur.

A midi une belle couronne d'amis entourait la table de famille. M. le Maire d'Aurons et son adjoint, Don Perrot, Inspecteur des Maisons salésiennes du Midi de la France, M. le curé de Vernègues, Don Tosan, directeur de Nizas, M. Giniès, notre sympathique ami de Salon, et... quelques petits soldats, confrères et amis intimes du nouveau prêtre, étaient de la fête. Au dessert, on toasta; c'était inmanquable. Puis notre musique servit un plat de son choix, capable de contenter les plus fins gourmets.

Aux vêpres, D. Tosan, ancien curé d'Aurons, prit la parole devant un auditoire bien connu de lui, car ses paroissiens de naguère semblaient s'être donné le mot pour venir entendre la parole chaude et vibrante de leur ancien pasteur. En termes éloquents il célébra les gloires du sacerdoce, et finit en appelant les meilleures bénédictions d'En-Haut du nouveau prêtre, sur toute l'Œuvre salésienne. Le Salut du T. S. Sacrement clôtura dignement ces réjouissances très surnaturelles.

Ajoutons, pour donner en entier le programme de cette journée, que nos artistes offrirent, le soir même, une séance fort goûtée.

Et maintenant, petite plume récalcitrante, tu as fini! Mais non, pas encore. — Il te reste une mission à remplir. Va dire à nos chers Coopérateurs et à nos dévouées Coopératrices, dont les largesses nous sont toujours nécessaires, qu'ils ont eu une large part dans le souvenir et les prières du nouveau ministre du Seigneur, et puis... tu seras libre.





AMÉRIQUE DU SUD

PARAGUAY

Nouvelle Mission dans le Chaco
et chez les Indiens Chamacocos.

(Relation de Don Ambroise Turricia).

Assomption, 21 février 1898.

TRÈS RÉVÉREND PÈRE DON RUA,

Comme je vous l'avais annoncé, j'ai envoyé, dans le courant du mois de décembre dernier, un prêtre et un catéchiste en Mission à *Fort Olimpo* et à *Bahia Negra* dans le territoire du Chaco appartenant au Paraguay. J'ai dû céder aux instances du gouvernement, qui s'intéresse chaque jour de plus en plus au développement de la civilisation chez les pauvres Indiens, et désire vivement voir fonder une Maison salésienne dans ces parages, pour prendre soin de ces peuplades et veiller à leurs premières nécessités.

Le grand Chaco. — Fort Olimpo. — Bahia Negra. — Projets du Gouvernement.

Vous ne serez peut-être pas fâché, très révérend Père, qu'avec la copie de la lettre que j'ai adressée il y a quelques jours au Ministre de la Guerre, pour lui rendre compte des résultats de la Mission confiée à nos confrères, je vous envoie en même temps des détails plus précis sur ce territoire, afin que vous puissiez vous former une idée plus exacte de cette partie du Paraguay.

Cette immense étendue de terrain que l'on appelle le *grand Chaco*, quoique entourée de villes nombreuses et de peuples civilisés, reste encore dans son état primitif, comme envelop-

pée des ombres du mystère. Du nord au sud, le pays mesure environ 840 km., et de l'est à l'ouest 360, ce qui donne un total de 190.000 km. carrés. Politiquement, il appartient à l'Argentine, à la Bolivie et au Paraguay. La partie comprise dans les possessions de cette dernière République, a pour limites le fleuve *Paraguay*, depuis l'embouchure du *Pilcomayo*, jusqu'à *Bahia Negra*, et de ce point une ligne droite, qui irait jusqu'à l'intersection du *Pilcomayo* avec le 22° de latitude sud. La partie nord de ce territoire est encore un sujet de contestations entre la Bolivie et le Paraguay.

Le Paraguay, se basant sur différentes raisons, a construit sur les confins du *Chaco nord* deux forts ou stations militaires, afin de pouvoir en cas de besoin défendre l'intégrité de son territoire. Le *Fort Olimpo* est une ancienne position stratégique déjà connue des Espagnols qui s'y étaient fortifiés contre les Indiens. Comme il appert de l'inscription gravée sur une pierre, ce fort aurait été construit en 1755, par les soins d'un certain Ximènes. Le fort ressemble assez à la grande muraille de Chine, par la raison que c'est une enceinte longue d'une lieue, haute de deux mètres et large d'un mètre, qui s'élève et s'abaisse suivant les ondulations du terrain. Actuellement elle est couverte de plantes rampantes, dont la reproduction en ces lieux est assez étonnante. Ce mur commence aux pieds de la colline sur laquelle s'élève le vrai fort. A un kilomètre du fleuve, il se dirige vers le sud, en formant une demi-circonférence, et en contournant deux autres collines, pour venir finir au bord du fleuve. Cette forteresse était tombée anciennement aux mains des Portugais. Entre autres souvenirs, parmi les canons ayant appartenu aux Espagnols, il s'en trouve un avec la couronne royale et l'inscription: *Fernando II*. En 1885, une compagnie bolivienne qui se proposait de créer une route entre le fleuve et la capitale de la Bolivie, construisit ici une station appelée *Puerto Pacheco*; quelques années plus tard le Paraguay, jaloux de l'intégrité de son territoire, l'occupa militairement, et en changea le nom en *Bahia Negra*.

L'immense distance qui sépare ce pays de la ville d'Assomption, et le petit nombre de vapeurs qui font le voyage jusqu'à Corumba (en effet *Bahia Negra* se trouve sur les limites

du Matto Grosso, à 40 lieues de Corumba), font que ce séjour est considéré comme un exil par les soldats. C'est pour cela que le gouvernement pense y fonder diverses colonies et un petit Établissement qu'il désire confier aux Salésiens. En revanche ceux-ci devront s'occuper de la civilisation des Indiens qui habitent cette partie du nord.

Diverses races d'Indiens qui habitent le Chaco. — Les Chamacocos. — Leur structure et leur constitution physique. — Coutumes et manière de vivre des Chamacocos. — Leur fidélité. — Un remède efficace contre la faim. — Religion et docilité des Chamacocos. — Chanteurs excellents et infatigables. — Bonnes dispositions pour l'industrie.

Je vous ai déjà parlé plusieurs fois et des Indiens *Tobas* (1), demeurant dans le Chaco Argentin, et des *Lengus* (2), qui habitent le Chaco paraguayen entre l'*Aguarayguazu* et le fleuve *Vert*. Au nord de ces derniers se trouvent les *Angaites*, occupant le territoire compris depuis le fleuve *Vert* jusqu'à *Puerto Casado*; plus loin sont les *Chamacocos*, qui réellement, comme l'affirme avec raison M. G. Boggiani, qui a vécu longtemps au milieu d'eux, sont différents des *Zamucos* dont parle le P. Agara et au milieu desquels était établi depuis 1723 la Mission de *Saint-Ignace de Zamachos* des R.R. PP. Jésuites, dans la province des *Chiquitos* en Bolivie.

Aujourd'hui je veux donc vous parler des *Chamacocos* qui, si le gouvernement du Paraguay réalise son projet, seront les premiers à jouir du bienfait d'une Mission salésienne. Dans la suite je vous donnerai différents détails sur les *Caduveos* qui occupent l'autre rive du fleuve *Paraguay*, et qui, quoique appartenant au Brésil, font de fréquentes incursions sur le territoire paraguayen.

Dans les environs de *Bahia Negra* se trouvent actuellement plus de 500 Indiens, qui abandonnent rarement le pays, par la raison que les Autorités leur fournissent des vivres et les traitent avec douceur. Ils sont grands, bien faits, agiles et de solide complexion. Comme la plus grande partie des Indiens du *Chaco*, ils sont d'une couleur bronzée qui brille aux rayons du soleil. Ils ont des cheveux noirs et abondants, que les uns laissent tomber négligemment sur leurs épaules et que les autres relèvent sur le sommet de la tête, en forme de tresse au bout de laquelle ils attachent un faisceau de plumes. Les femmes au contraire se coupent les cheveux en forme de couronne. Comme les autres Indiens, lorsqu'ils sont arrivés à un certain âge, ils s'arrachent les sourcils et la barbe avec des pinces. Ils ont l'habitude d'aller complètement nus, et c'est

seulement dans les grandes circonstances qu'ils se parent d'ornements faits de plumes. Les vêtements en effet les gêneraient beaucoup pour traverser les bois touffus et épais qui leur servent de retraite; et pour la même raison vous les verrez toujours marcher l'un derrière l'autre, en ayant soin de poser leurs pieds sur les traces de celui qui les précède et en mettant toujours la pointe du pied en dedans. Les hommes ne portent ordinairement que leurs armes, qui sont une lance longue de près de trois mètres, un arc et des flèches. Pour atteindre les oiseaux sans les blesser et se procurer ainsi des plumes intactes, ils se servent d'une flèche qui, au lieu d'être pointue, se termine en forme de massue. Les femmes portent tout sur les épaules, même leurs enfants, qu'elles n'abandonnent jamais. Pour s'appuyer elles ont une espèce de pieu qui leur sert d'armé au besoin.

Le *Chaco* est si boisé qu'il est nécessaire d'avoir un guide sûr pour ne pas s'y perdre, comme cela est déjà arrivé à plusieurs qui y sont morts de faim. Comme guides on peut se fier aux *Chamacocos*, qui ont l'ouïe si fine qu'ils entendent le moindre bruit à plusieurs kilomètres de distance; et peuvent préciser l'endroit d'où il vient. Entre autres curiosités, je remarquai qu'ils avaient la coutume de s'entourer le ventre et l'estomac d'un certain nombre de cordes et que, lorsque la faim se faisait plus vivement sentir, ils resserraient les nœuds, pour empêcher leur estomac de crier famine. Le remède, au dire de certains explorateurs, est assez efficace. Je vous le donne pour ce qu'il vaut.

Quant aux croyances religieuses de ces Indiens, je ne puis rien vous en dire: personne encore n'a su les définir. Le *Chamacoco* est un chanteur infatigable; il chante des journées entières, ne s'arrêtant que pour boire quelques gouttes d'eau. La nuit même, lorsqu'il ne peut reposer, il chante comme un perdu... Peut-être invoque-t-il alors ses divinités?...

Il est assez facile de leur persuader de quitter la vie nomade, pourvu qu'on leur donne vivres et vêtements. Les ouvrages de cordes et de plumes, qu'ils font dans la perfection, indiquent en eux une certaine intelligence.

Indiens Caduveos. — Indices de civilisation passée. — Etude utile. — Coutumes et industrie de ces Indiens. — Artistes remarquables dans l'art de se peindre le corps.

En face du *Fort Olimpo*, sur le territoire brésilien, se trouvent les Indiens *Caduveos*, actuellement en nombre assez restreint, mais autrefois forts et redoutables.

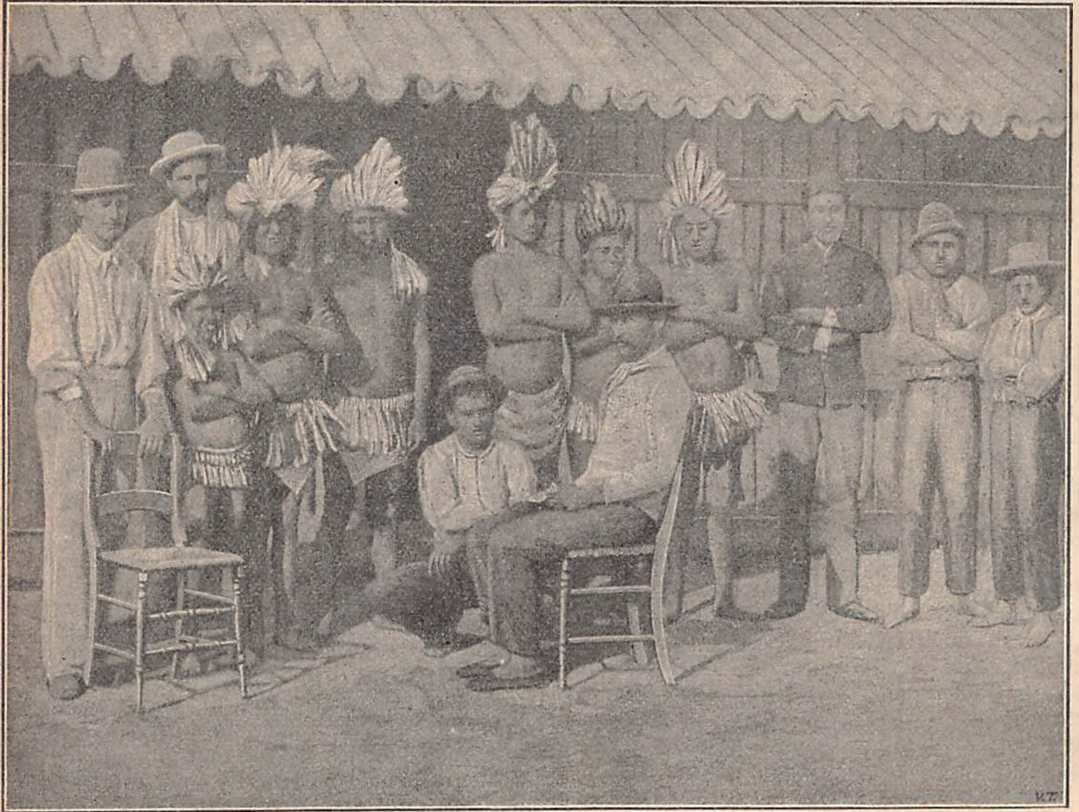
Beaucoup de voyageurs, à la vue de leurs travaux, reconnaissent chez eux des traces d'une civilisation antérieure, reste des travaux des anciens Missionnaires. Aussitôt que je le

(1) Voir *Bulletin* de décembre 1897.

(2) Voir *Bulletin* de décembre 1898.

pourrai, je me mettrai à déchiffrer plusieurs anciens écrits, où j'espère trouver des choses importantes. Ce désir m'empêche pour le moment de vous donner mille détails que je garde pour une autre occasion, et je me contenterai de vous parler des mœurs et coutumes de ces Indiens. Le plus curieux de leurs usages, est celui qui leur fait se tailler en forme de triangle les quatre dents incisives de la mâchoire supérieure. Pour cette opération,

vers le bleu foncé. C'est un puissant caustique qui pénètre sous la peau. Je puis presque assurer que ce liquide produit le même effet que le nitrate d'argent. Mais sa force de pénétration est assurément limitée, car au bout de cinq ou six jours, si l'on se lave, la couleur disparaît, et les Indiens n'ont plus qu'à recommencer, en changeant les dessins. Voici comment ils procèdent. Le peintre, homme ou femme, mais plus généralement ce sont des



Indiens Chamacocos du Paraguay.

qui est un véritable martyr, ils se servent d'un burin de bois très dur. En général les Indiens du *Chaco* n'ont pas l'habitude de se peindre le corps, mais les *Caduveos* font exception, et ils réussissent admirablement dans cet art.

Sur les bords du Paraguay croît une belle plante, qu'en *guarany* on nomme *nandypá* et en *chamacoco nahantái*, correspondant assez à celle qu'en botanique on appelle *genipa oblongi-folia*, à cause de ses feuilles oblongues et de ses fruits de la grosseur d'un citron.

Les Indiens cueillent ces fruits un peu avant leur complète maturité et ils en extraient le suc, qu'ils coupent avec de l'eau. Ce liquide, sous l'action des rayons solaires a la propriété de noircir; et plus il est pur, plus le noir tend

femmes, s'assied par terre, pendant que le patient s'étend devant lui en plaçant sa tête sur la poitrine de l'artiste. Celui-ci, armé de pailles terminées par un bouquet de plumes, commence alors son travail. Les femmes se peignent aussi les pieds en forme de sandale. On peut deviner l'intelligence et les progrès de ces Indiens en voyant certains objets en bois peints par eux.

Je termine en me recommandant vivement aux prières de tous nos chers Confrères, pour que je puisse obtenir de rester toujours un digne instrument de Dieu dans ces vastes contrées, et pour que j'y fasse revivre l'esprit et la doctrine qu'y ont semés autrefois les nobles fils de saint Ignace de Loyola.

Avec la plus grande vénération et le plus profond respect, je me dis,

Votre fils très dévoué en J.-C.
AMBROISE M. TURRICIA
prêtre.

P. S. — Comme je vous l'ai promis en commençant, je vous donne ici copie de la lettre que j'ai adressée après cette visite à S. E. M. le Ministre de la Guerre.

Assomption, 12 février 1898.

EXCELLENCE,

Pour complaire au désir que V. E. nous a manifesté au nom de M. le Président de la République, j'envoyai au mois de décembre dernier deux de mes confrères à *Fort Olimpo* et à *Bahia Negra*, dans l'intention d'étudier le pays avant d'y installer une Mission. Maintenant qu'ils sont de retour, j'ai l'honneur de vous rendre compte de ce qu'ils ont fait pendant les cinquante-quatre jours qu'a duré leur voyage.

Reconnaissance. — Belle réception. — Fruits abondants. — Heureuse coïncidence. — Projets excellents.

Avant tout, il me faut, au nom de mes confrères, remercier V. E. du gracieux accueil qu'ils ont reçu et de la manière affectueuse dont ils ont été traités partout par les Autorités locales. Ce sont elles qui ont aplani les difficultés, et qui leur ont procuré les moyens nécessaires pour pouvoir célébrer chaque jour la sainte Messe et exercer leur ministère. Ils ont pu ainsi baptiser un grand nombre d'enfants et légitimer plusieurs mariages, en étendant même leur ministère aux Brésiliens qui recouraient à eux. Une circonstance digne de remarque c'est qu'ils ont célébré la sainte Messe, le premier jour de l'année, dans le fort même de *Bahia Negra*, construit dernièrement sur les ordres de V. E. Et les premiers canons qui venaient d'y être installés ont salué cet heureux jour d'une salve de vingt-et-un coups, pendant le temps du saint Sacrifice, au moment où le prêtre élevait la sainte Hostie et adressait à Dieu de ferventes prières pour qu'il daignât bénir cette terre qui lui est consacrée.

Je vais maintenant vous exposer en toute franchise nos idées sur le bien à faire dans ces régions, étant donné les deux fins que l'on se proposerait en ouvrant une Maison salésienne en cet endroit. Les Salésiens, en effet, en outre de leur ministère comme prêtres auprès des populations, pourraient encore recevoir les enfants dans un Établissement spécial.

A *Fort Olimpo* règne déjà l'enthousiasme, et on attend avec impatience l'arrivée du prêtre qui y fixera sa résidence et commencera l'église qu'on espère bâtir sur une col-

line, en se servant des pierres qui sont aux environs.

La même chose se reproduit à *Bahia Negra*, seulement faute des matériaux nécessaires pour construire, on devra se contenter d'utiliser les palmiers si abondants dans le *Chaco*. Nul doute que par ce moyen la population ne s'accroisse rapidement; les Autorités seront plus respectées et facile sera l'importation de quelque industrie d'utilité pratique. En augmentant de suite l'armée et en poussant au travail par d'honnêtes récompenses, nulle difficulté ne s'élèvera pour établir ici une colonie militaire, ce qui servira à la défense du territoire du Paraguay, en engageant chacun à défendre son bien tout en travaillant par amour de la patrie.

Bonne manière d'agir des autorités avec les sauvages. — Les Indiens Chamacocos. — Travaux auxquels on pourra les employer. — Utilité et importance de l'éducation des enfants. — Toujours disposés au sacrifice!

La mission humanitaire du prêtre pourra également s'étendre aux Indiens *Chamacocos* et à ceux des autres tribus, particulièrement aux *Caduveos*, qui s'établiraient facilement sur le territoire du Paraguay, s'ils y trouvaient aide et protection.

Au rapport de nos envoyés, on trouve dans les environs de *Bahia Negra* une tribu qui se déplace rarement, ce qui est tout à l'éloge des Autorités qui, en suivant sans nul doute les instructions de leurs chefs élevés, traitent avec infiniment de douceur et de déférence ces pauvres Indiens; et ceux-ci le reconnaissent eux-mêmes. Aussi respectent-ils les propriétés de leurs bienfaiteurs et protecteurs.

Les *Chamacocos*, doux et accoutumés déjà un peu au travail, pourront facilement être employés à abattre les arbres et à les débiter, si on veut bien leur assurer le vivre et le couvert; c'est encore un moyen de gagner leur affection, ce qui les décidera sans doute à nous confier leurs enfants pour les élever et former en très peu de temps une nouvelle génération. De cette façon le pays aura bientôt des hommes utiles, bien acclimatés, qui peupleront ces régions désertes, et même fourniront des bras à l'industrie.

L'agriculture progressera peu, par la raison que le terrain n'est pas propre à la culture, sauf aux environs de *Fort Olimpo*, et même là, à cause des inondations fréquentes, elle n'entrera que pour une bien faible part dans le plan de civilisation générale. Malgré cela, il sera peut-être facile de fonder un établissement d'élevage qui pourrait donner quelque satisfaction, comme le montre bien l'état des animaux que l'on y entretient pour la consommation journalière. Mille autres combinaisons viendront avec le temps et avec l'expérience des années passées dans ces parages.

Votre Excellence qui a parcouru ces terres, et qui les connaît mieux que nous, pourra formuler d'autres projets. Pour nous, nous sommes tout prêts à travailler, dans la mesure du possible, au développement et au progrès de ces contrées si hospitalières, et nous nous ferons un devoir de soumettre à nos Supérieurs les intentions de Votre Excellence, unis que nous sommes dans le désir ardent de voir réaliser ces beaux projets pour le bien et la grandeur du Paraguay.

Enfin nous rapporterons à nos Supérieurs le peu que nous avons fait pendant ces jours, en leur faisant voir l'immense champ qu'offre



M. le Président de la République du Paraguay.

le Chaco pour les Missions catholiques, et sans aucun doute, aussitôt que ce sera possible, ils sauront trouver le personnel nécessaire pour pourvoir les Maisons que l'on a l'intention d'ouvrir.

Que Votre Excellence veuille bien agréer l'expression de nos sentiments d'affection et de reconnaissance. Qu'elle veuille bien aussi se charger de nos plus vifs remerciements pour les braves officiers de *Fort Olimpo* et de *Bahia Negra*, qui ont eu les plus gracieuses attentions envers les Salésiens.

Que le bon Dieu vous garde encore de longues années.

De Votre Excellence Illustrissime

Le très dévoué serviteur en N.-S.

AMBROISE M. TURRICCIA
prêtre.

COLOMBIE

Au pays des Lépreux. — Les écoles municipales. — Le Patronage. — Visite de l'Évêque diocésain.

(Courrier de D. Girolamo Cera).

Contratacion, 1^{er} juin 1898.

TRÈS RÉVÉREND PÈRE DON RUA,

Nous touchons déjà à la moitié de cette année 1898, et voilà bientôt cinq mois que vos Fils ont pris possession de ce Lazaret. Le moment me semble venu de porter à votre connaissance maintes nouvelles qui, je le tiens pour assuré, ne pourront que réjouir votre cœur de Père, toujours si tendrement disposé à partager la joie de vos Fils comme il participe à leurs peines.

Les nouvelles proprement dites ne sont pas nombreuses. Quelle variété d'événements peut en effet se dérouler dans un pays encaissé dans les précipices des Andes, et séparé de tout commerce humain par des routes impraticables?

Les Autorités civiles de ce département de Santander avaient demandé à notre Inspecteur, Don Evasio Rabagliati, que les Salésiens prissent la direction des écoles municipales. Notre Supérieur agréa cette demande, sachant le bien immense qui peut être fait à un pays quand l'instruction y est donnée par des religieux. Cette nouvelle causa une vraie joie à tous les habitants, car depuis trois ans, époque où mourut la dernière institutrice lépreuse qui dirigeait une école mixte, on n'avait pu obtenir la réouverture de l'école. Ce qui se comprend aisément; car elle serait bien difficile à trouver la personne qui, jouissant d'une parfaite santé, consentirait à se dévouer à une école dont la plupart des élèves sont atteints de la hideuse lèpre, et qui serait en outre, sur la parole des médecins, un dangereux foyer de contagion.

Le jour de l'ouverture arrivé, nous prenons le chemin de l'école; mais quelle ne fut pas la stupéfaction des maîtres quand ils durent constater que tout le mobilier scolaire se réduisait aux quatre petits bancs alignés sous leurs yeux! Enfin la division fut d'abord symétriquement ordonnée sans trop de difficultés. Le problème le plus compliqué consistait à disposer sur deux bancs une cinquantaine de marmots. Pour le résoudre, on fit asseoir sur la dure, provisoirement il est vrai, l'excédent du bataillon, plus heureux encore que le célèbre Muratori, qui se contentait lui, au cœur même de l'hiver, d'assister aux leçons sur le seuil de la porte.

Le bagage scolaire accusait donc un déficit absolu. Étant donné cet état de choses, le maître d'école en prit son parti, se rabattant sur le proverbe: *A l'impossible nul n'est tenu*, Passons maintenant au second événement.

qui est l'ouverture du Patronage. A défaut de local, ce Patronage a lieu en plein air, au milieu des rochers et des buissons. Croyez que ce ne sont pas les enfants qui sont le moins contents. C'est pour eux un bonheur de trouver, au moment du catéchisme par exemple, l'ombre d'un grand arbre ou la fraîcheur d'une grotte.

Que vous en semble, bien-aimé Père, de ce Patronage *sui generis*? Ne vous rappelle-t-il pas les humbles débuts de l'Œuvre de notre vénéré Fondateur Don Bosco?

Le Seigneur nous a envoyé, voici bientôt deux mois, une douce consolation, dans la visite de l'Evêque diocésain, Sa Grandeur Mgr Évariste Blanco. Cette visite, l'aimable Pasteur nous l'avait promise au commencement de cette année. Une suite de circonstances la lui fit remettre au 19 du mois d'avril. A peine la population eut-elle connu cette démarche paternelle de la part de son Evêque, qu'elle ne se posséda plus de joie, et cela se comprend sans difficulté. Ces pauvres lépreux, en effet, se croyaient délaissés, oubliés : ils constataient maintenant qu'ils ne l'étaient pas de tout le monde, que leur Pasteur ne les perdait point de vue, mais désirait renouer connaissance avec eux, les consoler par une visite personnelle. Tous se mirent dès lors à l'œuvre et s'industrièrent pour élever des arcs de triomphe. Ces arcs de triomphe étaient bien humbles, à la vérité : ils avaient du moins le mérite d'être élevés d'un cœur reconnaissant et généreux, et par des personnes qui, oubliant un instant leurs atroces douleurs, avaient mis à les ériger tout ce qu'il leur restait de forces. Cet ensemble de circonstances ne suffit-il pas pour donner à ces pauvres arcs de triomphe une valeur immense?

Nous allâmes à la rencontre de Monseigneur, à deux heures de cheval de ce pays. Mais au fur et à mesure que nous approchions de Contratacion, nous rencontrâmes de nouveaux cavaliers qui, après avoir présenté leurs hommages à Monseigneur, s'unissaient au cortège, en silence et en bon ordre. C'était un bien touchant spectacle que de voir tout ce monde, sortant des cabanes et descendant à travers les rochers, pour se diriger en toute hâte vers l'aimable Pasteur. Monseigneur recevait avec affabilité toutes ces démonstrations de joie et d'amour et avait une parole de consolation pour tous ceux qui l'approchaient.

Le jour suivant, Monseigneur prit la parole, et, avec l'éloquence qui lui est propre, manifesta hautement l'amour paternel qu'il nourrissait pour les pauvres lépreux. « Depuis longtemps, dit-il, je désirais vous faire une visite ; jusqu'à ce jour il ne m'a pas été donné, comme vous le comprenez, de réaliser ce souhait ; le travail que me demande l'administration de ce diocèse ne m'a pas permis d'accourir plus tôt auprès de la portion de

mon troupeau qui habite cette contrée. Toutefois, bien qu'il ne m'ait pas été donné de vous apporter à la première heure force et consolation, j'ai toujours pensé à vous d'une façon toute particulière, à vous qui formez la portion la plus déshéritée mais par cela même la plus aimée de mon peuple. Vous en avez la preuve dans la présence au milieu de vous des Salésiens et des Filles de Marie Auxiliatrice. Ma première occupation, après avoir été choisi pour votre Père et votre Pasteur, fut d'écrire à Don Rabagliati de vous envoyer quelques religieux de sa Congrégation. Il acquiesça à mon désir et maintenant vous les possédez au milieu de vous, se dévouant héroïquement à votre bien. »

Monseigneur termina en exhortant son pauvre auditoire à une sainte résignation, leur promettant, en récompense de toutes les souffrances de leur état, le paradis où nous serons récompensés en proportion de ce que nous aurons enduré sur cette terre.

Le soir, Monseigneur administra le sacrement de Confirmation à plus de 400 personnes. Cette cérémonie dut être faite sur la place, étant donné l'exiguïté de notre chapelle. L'ordre et le recueillement furent tels qu'ils mirent dans l'admiration Sa Grandeur et tous ceux qui l'accompagnaient.

Le matin du troisième jour, Monseigneur, ayant résolu de continuer sa visite pastorale, nous quitta, accompagné jusqu'au fleuve Suarez par un groupe de cavaliers. Là Monseigneur déjeuna, comme il a coutume de dire, à l'apostolique, n'ayant pour fauteuil et pour table que le gazon verdoyant. Tout le monde était profondément touché de cette scène nouvelle et édifiante, ceux surtout qui étaient accoutumés à voir la dignité épiscopale entourée d'égards et de cérémonies. Il fallut enfin nous séparer de Sa Grandeur, qui nous fit ses adieux, en nous laissant la promesse d'une autre visite. Nous lui offrîmes de notre côté tous nos vœux pour l'heureuse issue de son voyage.

Tels sont, bien-aimé Père, les événements qui se sont accomplis dans ce Lazaret, dans l'espace d'un peu plus de cinq mois, depuis que nous, vos Fils, et les Sœurs de Marie Auxiliatrice, avons pris possession de ce nouveau poste. Grâce à Dieu, jusqu'à présent, notre santé ne s'est point altérée. Les lépreux nous donnent des preuves touchantes de leur vive gratitude en retour du bien que nous nous efforçons de leur faire. Daigne le Seigneur nous continuer ses précieuses bénédictions ; puisse Marie Auxiliatrice nous garder sous sa maternelle protection. Et vous, bien-aimé Père, veuillez prier et faire prier pour vos chers Salésiens, pour les Filles de Marie Auxiliatrice et pour tous nos pauvres et chers lépreux.

Veuillez me croire

Votre Fils très affectionné dans le Cœur de Jésus
D. JÉRÔME CERA,
prêtre de Don Bosco.

ASIE



BETHLEEM

L'ORPHELINAT catholique de Bethléem, fondé il y a 35 ans par Don Antoine Belloni, a reçu dernièrement, le 13 février, la visite de Son Excellence Taufik-Bey, nouveau gouverneur de la

nesse pauvre et abandonnée, auquel il a consacré sa vie, lui est un titre spécial à la reconnaissance de quiconque a rêvé le relèvement matériel et moral de la Palestine.

Son Excellence Taufik-Bey voulut voir de près cette œuvre si méritoire. Il annonça sa visite pour le 13 février, le troisième jour des fêtes que l'on célèbre chez les Turcs à la fin du Ramadan. Ce fut pour nous une agréable surprise.

Le Gouverneur arriva vers 10 heures du matin, accompagné d'un aide de camp et de quelques officiers. Il fut reçu par les autorités locales. Don Belloni, entouré de ses enfants, l'attendait à la porte de l'Etablissement. On cria: Vive le Sultan! Vive Taufik-Bey! tandis que l'harmonie de l'Orphelinat jouait



LA SAINTE FAMILLE

(Peinture à l'huile, de D. Vincenc Gutierrez, prêtre salésien de l'Oratoire de Barcelone.)

Palestine. On sait le dévouement admirable déployé par le vénéré Fondateur des Orphelinats de Bethléem, de Crémisan, de Beitgimal et de Nazareth. Son désintéressement et sa sagesse lui ont gagné depuis longtemps toutes les sympathies, et le bien de la jeu-

une marche triomphale.

Le Gouverneur fut conduit au divan, où, après les rafraîchissements ordinaires, notre Supérieur lui présenta le personnel de la Maison. Un Salésien dit au nom de tous l'honneur que nous procurait cette visite et

fit des souhaits pour la prospérité du Gouverneur et du peuple commis à ses soins. En deux mots, il exposa l'état actuel de l'Œuvre de la Sainte-Famille et dit l'assurance où tous étaient que cette Maison charitable continuerait à jouir de la bienveillance de Son Excellence le Gouverneur de Jérusalem. Il finit en remerciant le gouvernement et Sa Majesté Impériale, Abdul-Hamid, qui avait toujours vu de bon œil les Œuvres de Don Belloni.

Taufik-Bey se montra ou ne peut plus aimable. Il est d'ailleurs très estimé de tous ceux qui ont quelque rapport avec lui. Chacun se plait à reconnaître sa haute intelligence, son esprit d'équité, la sagesse de son administration, son impartialité, louée par les autorités indigènes et étrangères. Son gouvernement promet les meilleurs résultats pour le pays. Avant d'être promu au pachalik de Jérusalem, il exerçait certaines fonctions de confiance auprès du Sultan. Il ne démentira pas la haute opinion que tous ont de sa prudence et de son habileté dans les affaires.

Son Excellence voulut bien accepter le déjeuner que notre pauvreté avait pu ordonner. Ensuite il visita toute la maison, les ateliers, les classes, les dortoirs, désirant être renseigné sur toutes choses, sur la marche de l'Œuvre, ses besoins, ses ressources, sa méthode d'éducation.

Le dortoir des grands avait été transformé en petit théâtre. Nos Orphelins représentèrent une charmante comédie en français et quelques extraits d'opéras italiens où le comique moral eut la plus grande part. N'étions-nous pas en carnaval? — Il était inutile de faire quelque chose en arabe, car le pacha ne comprend que le turc et le français. Il est incontestable que nos artistes italiens eurent le record « *nel far ridere* ». La musique — c'était bien la circonstance — voulut prouver, par quelques morceaux délicieux, qu'elle était toujours à la hauteur des éloges qu'on se plait à lui accorder. Son Excellence répéta à plusieurs reprises qu'elle avait passé une agréable journée, et s'en retourna à Jérusalem vers les cinq heures du soir.

Espérons que cette visite ne sera pas sans quelque résultat favorable pour le développement de l'Œuvre salésienne, très sympathique au gouvernement turc.

Déjà, l'an passé au mois de juillet, Monsieur Auzépy, notre Consul Général de France à Jérusalem, était venu présider notre distribution des prix. Il renouvela sa visite aux fêtes de Noël. Il professe la plus grande estime pour notre vénéré Supérieur. C'est ce qui explique pourquoi, lors de la visite du Kaiser allemand, le drapeau français, symbolisant le drapeau catholique, flottait sur notre Maison, et pourquoi encore, lundi 13 février, on le voyait à côté de celui de la Turquie. Il est heureux pour une œuvre catholique en Orient, d'avoir, outre le Protectorat français,

toute la bienveillance du gouvernement ottoman; chacun peut le comprendre facilement.

Nos chers Coopérateurs verront d'après cette courte relation, que Dieu bénit visiblement nos Maisons de Terre Sainte. Nous espérons que notre bon Père Don Bosco continuera de veiller sur ses enfants de Palestine, et qu'il suscitera de bons ouvriers pour sa vigne: *Messis quidem multa, operarii autem* (et opes) *pauoi*. — La moisson est abondante, mais les ouvriers sont peu nombreux — et les ressources bien mesquines.

E. J. R.



AFRIQUE

Les Œuvres salésiennes d'Oran

(Lettre de D. Charles Bellamy.)

I. — Avant la fondation.

Du noir Continent le silence seul arrive. — Pourquoi? — L'Algérie des touristes, pays civilisé assimilable et assimilé. — L'Algérie baptisée: vraie Mission à l'Intérieur. — Des Œuvres, des Œuvres! — Capit facere et docere — Trop d'histoires. — S'il y a temps de se taire, il y a temps de parler. — Bonne nouvelle: Don Rua visite l'Algérie.

La bonne nouvelle nous est venue... Enfin Don Rua, notre bon Père, traverse le détroit de Gibraltar et vient visiter, pour la première fois, ses chers enfants de l'Algérie — disons plus exactement, de l'Oranie.

Cet événement, pour nous considérable, est l'occasion ou jamais de rompre avec le *Bulletin* un silence qui nous pèse comme un remords. « *Du noir Continent le silence seul arrive* » nous écriviez-vous: *pourquoi cela?*

Pourquoi cela? Je vais vous le dire tout honnêtement, et puis, en témoignage de repentance, je vous donnerai un rapide exposé de l'état actuel des Œuvres salésiennes à Oran, afin que nos chers Coopérateurs soient plus à même de suivre la visite annoncée de notre vénéré Supérieur Général, dont nous vous donnerons, en temps voulu, un fidèle compte rendu.

Pourquoi notre silence? Eh! mon Dieu, pour bien des raisons.

D'abord vous n'avez jamais attendu de nous, n'est-ce pas? des *Lettres sur l'Algérie!*...

Depuis que câble marin et transats ont fait de Mustapha Supérieur les Champs-Élysées de Marseille, et des États barbaresques une banlieue provençale, les descriptions de l'Algérie ne sont plus de mise. Aujourd'hui, commissions scolaires, parlementaires, d'hygiène, etc., etc., la parcourent et y banquètent à l'envi, tant il est vrai que nous sommes un peuple civilisé, assimilable et assimilé;

aussi n'avions-nous nulle envie, en prenant des airs d'explorateurs, d'attirer sur nous le ridicule — qui tue en Algérie comme en France.

Nous ne venions ici, en effet, ni en explorateurs — le temps est passé — ni en touristes — le temps nous manque — mais en convertisseurs ! oui, en convertisseurs, car ce peuple algérien, amalgame de tant de peuples, ces Français de toutes nations, — ultra civilisés au sens naturaliste du mot — ont bel et bien grand besoin d'être convertis à une *vraie vie chrétienne*.

Non, certes, ce n'était point du luxe qu'un grain de « sel » dans cette civilisation très... avancée sous l'action d'un climat enchanteur, pour en prévenir ou en arrêter la décomposition morale.

Notre lot ici est non pas d'évangéliser les peuplades sauvages, mais de préserver ou sauver de la perdition ces civilisés baptisés qui risquent d'être submergés dans un cloaque de fausses religions et de superstitions.

Or, pour cela, il faut des Œuvres, il faut spécialement des Œuvres de jeunesse... et, vrais missionnaires à l'intérieur, nous sommes venus précisément en fonder... Telle est notre réelle *Mission*.

C'est donc des Œuvres salésiennes que vous attendiez en vain des nouvelles, répétant mélancoliquement avec sœur Anne : « *Du noir Continent le silence seul arrive : pourquoi cela ?* » C'est que, nous inspirant du divin Maître — *Cæpit facere et docere* — nous nous étions proposé de ne parler qu'après avoir agi, et de vous envoyer, pour les enregistrer, non pas des vœux stériles, mais, s'il plait à Dieu, avec l'aide de Marie, nos prouesses salésiennes : « *Gesta Auxiliatrice per Salesianos*. »

Il est vrai, les Œuvres ne se firent pas attendre. Sur ce sol africain, où, depuis des siècles, l'indolent fatalisme musulman ne laissa croître que de rares palmiers nains — image trop frappante de nos chrétiens dégénérés — sur cette terre abreuvée de sang chrétien et français, nos Œuvres, par la grâce de Dieu unie à nos labeurs, germaient et se multipliaient à plaisir !

Mais chaque soir, harassés de fatigue, nous répétions plaisamment l'enseigne du barbier : « *Ici, on rase demain pour rien* » et nous remettions toujours à un sempiternel demain le soin d'écrire au *Bulletin* nos consolations et nos espérances !

Vint l'heure où, ayant reçu du renfort, nous eussions pu à la rigueur trouver l'instant d'écrire, mais la volonté efficace, nous ne l'avions plus.

Je dis bien la volonté. Car nous n'avons jamais été, grâce à Dieu, de ces peuples soignant heureux parce qu'ils n'ont point d'histoire. — Des histoires nous en avons eu à foison et quelles histoires !... Histoires divertissantes à faire rire un Marocain, et parfois émouvantes à attendre un Youpin, histoires

à propos de tout et à propos de rien ; histoires, parce que nous n'en faisons pas assez, histoires parce que nous en faisons trop... histoires, surtout de la part des organes officiels d'une catégorie de gens qui suspectent sans raison aucune notre nationalité et notre patriotisme, et qui ont tenté d'attirer sur nos Œuvres les sévérités injustifiées de l'administration.

Or, comment, sans manquer à la vérité, écrire notre histoire en taisant ces difficultés qui forment le fond de la vie du Missionnaire en pays civilisé et en sont tout le charme et le mérite ? d'autre part, comment raconter ces luttes quotidiennes sans s'exposer à pécher contre la prudence ou la charité ?...

Et puis, c'était l'époque où le *Bulletin* publiait les admirables lettres de notre Don Unia à Don Rua, et répétait les accents déchirants des lépreux d'Agua de Dios...

Comment nous, parés du titre de Missionnaires, eussions-nous osé sans rougir de honte écrire au bas de ces pages, d'un style et d'une sublimité évangéliques, le pâle récit de nos mesquines tracasseries ou le monotone compte rendu de nos fêtes : énumération des plus beaux morceaux de notre répertoire, longue série (lisez : *scie*) des compliments, en toutes langues — non comprises des auditeurs, allocations de circonstance, toasts, lampions, ballons, chansonnettes, illuminations et autres variétés toujours anciennes, toujours nouvelles.

En vérité, il nous semblait que nos Bien-fauteurs attendaient d'autres nouvelles des Missions d'Afrique ; aussi, ne pouvant dire l'intéressant, nous préférons attendre silencieusement l'heure propice. Car s'il y a un temps de se taire, il y a aussi temps de parler. — Or, si nous ne nous trompons, il est arrivé.

Pourrions-nous, en effet, sans étonner, disons mieux sans scandaliser nos Coopérateurs, passer sous silence la première visite de notre vénéré Supérieur Général ? visite si ardemment désirée, et de laquelle nos Œuvres vont recevoir une impulsion nouvelle et leur orientation définitive.

Et c'est afin que nos Coopérateurs puissent mieux apprécier l'importance de cette visite que nous allons rapidement esquisser l'histoire de nos Œuvres et exposer leur état actuel à Oran.

Prévision de Don Bosco. — Le Cardinal Lavigne invite les fils de Don Bosco à s'établir en Kabylie. — Mgr Soubrier les obtient pour Oran. — L'Oranie jardin d'acclimatation. — Propositions faites et acceptées.

Le zèle de notre bien-aimé Père Don Bosco, comme celui de son divin Maître, s'étendait à la terre entière ; aussi l'évangélisation de la pauvre Afrique elle-même hantait de jour et de nuit son âme d'apôtre.

Il voyait, — les hommes de Dieu ont de ces songes, — il voyait ses fils aborder de

toutes parts le Continent Noir, concentrer leur marche et leurs efforts vers ses profondeurs mystérieuses, et arracher à Satan ces millions et millions d'âmes qu'il y détient en esclavage.

Autre Moïse, il mourut toutefois n'ayant pu que jeter un regard sur cette terre promise à ses enfants, à ses missionnaires. Dieu ne devait pas tarder à commencer la réalisation de ces rêves apostoliques.

Ce fut d'abord l'illustre Cardinal Lavigerie, qu'une conformité de zèle plutôt que de caractère attachait tendrement à Don Bosco, qui lui proposa pour ses fils des postes en Kabylie. Ce n'était point alors possible.

Plus tard, un prélat au cœur pieux et bon, Mgr Soubrier, évêque d'Oran, fit à son tour entendre son appel. Lassé dans ses tentatives infructueuses pour procurer aux enfants de la classe aisée le bienfait d'une éducation catholique (de récents événements avaient obligé les RR. Pères Jésuites à abandonner leur Collège d'Oran), l'humble évêque crut comprendre que Dieu voulait qu'il commençât l'apostolat de son diocèse par les plus pauvres de son troupeau.

Dans cette conviction, il chargea Mgr Lafuma, Vicaire Général, dont le diocèse pleure et pleurera longtemps la perte, de visiter l'Œuvre de Don Bosco à Marseille et de hasarder quelques timides ouvertures. Celles-ci avaient heureusement trouvé pour les écouter, l'oreille, disons mieux, le cœur compatissant du vénéré Don Albéra, à cette époque Inspecteur des Œuvres salésiennes de toute la France.

Ce fut alors que Mgr Soubrier, sur le rapport favorable qui lui avait été fait, et profitant d'un voyage *ad limina*, visita lui-même l'Oratoire Saint-Léon. Charmé de la simplicité cordiale de nos enfants, il chargea Don Albéra de présenter au Successeur de Don Bosco, le vénéré Don Rua, une demande formelle de fondation salésienne en sa ville épiscopale d'Oran.

C'est ainsi que la Providence destinait l'Oranie, consacrée spécialement à l'Immaculée-Conception, à être la première station des Missions de Don Bosco en Afrique. Nul territoire n'était mieux approprié par sa situation, la facilité de ses relations avec l'Europe, son climat, ses usages, sa langue, pour devenir une sorte de jardin d'acclimatation, un Noviciat pratique pour les futurs Missionnaires.

En janvier 1891, Don Durando, Assistant du Supérieur Général, accompagné du futur Directeur, se rendait à Oran; il visitait les immenses proposés, et, au nom de la Congrégation salésienne, il les acceptait.

Le Diocèse d'Oran mettait à notre disposition deux maisons: l'une, rue Ménerville, à Oran, avec la charge de diriger la Maîtrise de l'église cathédrale Saint-Louis et de doter le quartier, qui en était dépourvu, d'une école chrétienne primaire.

L'autre, située à Eckmühl, banlieue d'Oran, était destinée à l'installation des Œuvres salésiennes proprement dites.

Pieux préparatifs. — Pèlerinage aux Becchi... Adieux. — Débarquement à Oran. — Première impression. — Un De Profundis! — Repas sommaire mais très gai.

Au mois d'août, les heureux Salésiens les premiers choisis pour l'Afrique, réunis à Turin, se rendaient en pèlerinage aux « Becchi » berceau de Don Bosco. La veille de leur départ, ils allumaient en la chapelle de Valsalice - tombeau de Don Bosco - une lampe qu'ils entretiendraient au nom des Missions d'Afrique. Le 16 août au matin, ils assistaient dans la chambre de Don Bosco à une messe célébrée par Don Rua, recevaient de sa bouche vénérée le mot d'ordre, ses derniers conseils, et sa bénédiction, et le soir ils participaient, avec une caravane de missionnaires d'Amérique, à la touchante cérémonie des Adieux en l'église de Marie Auxiliatrice.

Le samedi 22 août, après avoir récité dans la chapelle de l'Oratoire Saint-Léon les prières de l'*Itinéraire* et reçu l'accolade paternelle de Don Albéra tout en larmes, ils s'embarquaient sur la « Ville de Rome » et s'éloignaient de la chère France, saluant, non sans émotion, la « Bonne Mère », à la garde de laquelle ils s'abandonnaient corps et âme... Nous étions deux prêtres, deux scolastiques, un coadjuteur et deux enfants salésiens — les sept péchés capitaux, remarque le Directeur — les sept dons du Saint-Esprit, répliquaient ses confrères.

Le 24 août, veille de la Saint-Louis, patron de l'Algérie, nous débarquons à Oran, reçus au port par les Anges Gardiens de la Cité, et aussi... par les *Beni-Negros* de toutes tribus.

Notre première visite est pour le Maître, en l'église Saint-Louis, et nous nous dirigeons vers notre demeure de la rue Ménerville.

C'était l'*ancien tribunal civil*. Composé d'une agglomération de constructions, cet immeuble se trouvait dans un état de délabrement tel qu'on l'eût facilement cru destiné à la démolition. Et puis, pas de cour, peu d'air et de lumière, des cellules de prisonniers. Il serait trop pénible de rappeler l'impression qui nous saisit lorsque, franchissant la lourde porte d'entrée, nous y pénétrâmes pour la première fois.

Nous arrêtant dans l'ancienne salle d'audience, laquelle probablement serait transformée en chapelle, nous nous agenouillons et récitons le « *De Profundis* » pour le repos de l'âme des nombreux criminels que la justice humaine y avait sommairement condamnés. Ce fut notre première prière!....

Citons seulement pour mémoire notre premier repas.... Dieu, quel menu! Il est resté légendaire. Heureusement la plus franche gaieté salésienne en fut l'assaisonnement, et

vint à propos chasser toute ombre de mélancolie.

A cette époque de l'année la plupart des membres du clergé sont en France. Nous présentons nos hommages à M. Georgel, Vicaire Général; puis un tour de ville, surtout au village nègre, et l'on se met à l'œuvre.

II. — La rue Ménerville.

Vive labeur. — Transfiguration. — Installation provisoire. — Maîtrise. — Ecole. — Double nativité. — « Jésus au Prétoire ». — L'Oratoire Saint-Louis. — Réception épiscopale imprévue et improvisée.

A l'œuvre donc! — C'est l'heure ou jamais de nous souvenir que nous sommes les Fils de ce Don Bosco qui, reprenant au service de l'Eglise romaine l'antique mot d'ordre: « *Laboremus* », l'inscrivait comme devise favorite sur la bannière de sa Congrégation: — Vive labeur! — et en avant.

Il s'agissait de tout organiser: démolir des masures et niveler le terrain pour conquérir une petite cour; déplacer escaliers, cloisons, portes..... réparer, aménager..... vraie transformation: salle d'audience en chapelle, prétoire en parloir, cellules de criminels en chambrettes de religieux, chambres d'avocats en études silencieuses (1), greffe en économat, salle des pas perdus en réfectoire, etc.... que dis-je? il fallait plus qu'une transformation, il importait surtout de changer l'âme de la maison, c'est-à-dire son esprit, sa réputation, et, d'un tribunal de répression faire un centre d'attraction, un asile de préservation, un sanctuaire de pardon et de vie!

Pendant que devaient s'exécuter ces travaux, l'administration diocésaine avait eu la charité de nous offrir une hospitalité temporaire près de l'Eglise Saint-Louis, dans une maison actuellement presbytère. C'est là que dès la rentrée scolaire (octobre 1891) nous prenions en main la direction de la *Maîtrise* en ouvrant, non sans difficultés..... notre *Ecole primaire* avec une cinquantaine d'enfants. Ce furent nos premières Œuvres.

Cependant, dès le 8 septembre nous pouvions inviter notre Maître bien-aimé, Jésus-Christ Notre-Seigneur, à venir partager nos travaux et notre pauvreté, en Lui offrant pour humble demeure l'ancien prétoire, « *suscipientes Jesum in prætorium* », non pour L'insulter et Le couronner d'épines, mais pour L'adorer et L'aimer de tout notre cœur. En ce jour béni de la Nativité de Marie, M. Georgel, Vicaire Général, célébra la première messe rue Ménerville, en présence de 5 ou 6 personnes amies; nous inaugurons notre vie de communauté par l'exercice de la Bonne Mort et nous baptisons notre Maison, naissant ainsi à la grâce, sous le beau titre d'« *Oratoire Saint-Louis*. »

Les derniers jours de ce mois nous rappellent la visite, prélude de tant d'autres, de

notre bienfaiteur insigne, Mgr Soubrier, nouvellement arrivé de France. Un compliment improvisé; un « *Sacerdos et Pontifex* » à 4 voix — nous étions 7! — trouvèrent le chemin du cœur de notre bon évêque tout joyeux de notre gaité, ému de notre simplicité, édifié de notre pauvreté... et nous, assis, faute de chaises, sur nos caisses de voyage, nous écoutions respectueusement ses conseils et ses paternels encouragements, et il nous remettait pour la première, mais non pour la dernière fois, sa discrète et généreuse offrande.

Le 4 novembre, c'était la Saint-Charles, patron du Directeur. Qu'ils étaient tristes les pauvres confrères de n'avoir que leur cœur à offrir pour la centième fois!... Pour chasser le microbe de la tristesse, nous gravissons Santa Cruz, et y célébrons la sainte Messe, puis, par de longs contours dans les collines nous descendons jusqu'à Mers-el-Kébir surprendre le bon Curé, l'ami de la première heure et qui le restera, dit-il, jusqu'à sa dernière! — Il accueille comme siens les Fils de Don Bosco et déclare de ce jour son presbytère « succursale salésienne de la rue Ménerville. » Accepté à l'unanimité.

Comment résister à l'impulsion de la reconnaissance et ne pas citer ici nos premiers et meilleurs amis, le vénérable M. Irlandès, Supérieur du Grand-Séminaire (1), nous invitant fréquemment, et là, de concert avec le « *Père éternel*, » le bon M. Rissel, et M. Cocquerel « le prêtre à la grande barbe », ne négligeant rien pour nous encourager et nous acclimater. — Citons les Sœurs Trinitaires, les Sœurs du Bon Secours de Troyes, surtout leur Supérieure, Sœur Fulgence, méritant de nos enfants, par ses attentions et ses incessantes gâteries, le titre de « grand'maman » — et tant d'autres encore....

Le 8 décembre, les deux Conférences de Saint-Vincent de Paul d'Oran nous demandaient un prédicateur et un asile dans notre petit sanctuaire du « prétoire » pour leur première Retraite annuelle; une quinzaine de Confrères la suivirent régulièrement, et puis d'année en année on marcha de progrès en progrès. La retraite, d'abord de trois jours, s'étendit à cinq, enfin à huit jours avec instruction matin et soir, et on compta successivement une cinquantaine, puis une centaine d'hommes au Banquet Eucharistique, à la messe de la clôture! Ère de ferveur, de prospérité..., jusqu'au jour, que nous devons bientôt enregistrer, où un acte.... encore inexplicable frappait notre chapelle et marquait pour les Conférences un temps d'arrêt et, disons-le, de décroissance... Mais n'anticipons pas.

C'était le dimanche 13 décembre, solennité à Oran de l'Immaculée-Conception, que se

(1) Nous tracions ces lignes lorsque nous apprenons la mort de ce prêtre vénérable, le fondateur vénéré du Grand Séminaire d'Oran, le père, le conseiller et l'ami de tous les prêtres du Diocèse.

clôturait la première Retraite.... Le samedi, à minuit, les ouvriers nous avaient quitté (temporairement...) et nous avions arrêté les travaux les plus urgents d'installation. L'ancienne salle d'audience pouvait en effet à la rigueur servir de chapelle, et nous tenions à consacrer par cet acte mémorable le cinquantième anniversaire de la fondation de notre chère Congrégation.

Comment on chasse le microbe de la tristesse. — Une succursale salésienne. — Les amis de la première heure. — L'Immaculée-Conception. — La grâce triomphe, les Œuvres naissent à l'envi, la joie déborde. — Première chapelle. — Consolations. — Douleuruse épreuve.

De grand matin, Sa Grandeur Mgr Soubrrier, exact, comme toujours, nous surprenait avant l'heure, dans un sommeil où nous avait plongés l'extrême fatigue des jours passés.

Bientôt s'accomplissait la touchante cérémonie. Monseigneur bénissait notre chapelle et une magnifique statue de la Vierge, don d'une généreuse Coopératrice de Paris, plaçant l'une et l'autre sous le vocable de *Marie Auxiliatrice*.

L'assistance était comble et une émotion indicible gagnait les témoins de cette nouvelle Transfiguration.

Dans cette salle du tribunal, en effet, tout est changé. Au lieu d'un magistrat qui interroge publiquement le prévenu, prêt à le juger et à le condamner, c'est le prêtre qui écoute tendrement les pénitents pour les absoudre et justifier.

Le sacrifice de la Rédemption est offert, le sang du juste Abel calme les colères divines à cette place d'où naguère s'élevaient, irritées contre le criminel, les clameurs de la multitude. Et là où la justice humaine avait tant de fois prononcé des arrêts de mort, on entend la douce voix du Pontife invitant les fidèles à s'approcher avec confiance de Marie Auxiliatrice, Reine et Mère de Miséricorde, dont l'Image bénie rayonne sur l'assemblée.

La grâce enfin allait surabonder où l'inexorable justice exerçait autrefois ses rigueurs.

Voilà ce que chacun sentait, et l'émotion gagnait et dominait les âmes!

D'autre part, en dehors de ce sentiment profond, rien dans la chapelle que la simplicité et la piété!

Certains malins même avaient remarqué tel fil de fer tombant sans emploi du plafond, et dont les contorsions sollicitaient avec une éloquence persuasive l'honneur de soutenir une future lampe du Sanctuaire.

Et pourtant, en dépit, ou plutôt à cause de sa pauvreté, notre humble chapelle exerça de suite sur les fidèles un attrait inexplicable mais irrésistible.

Nous qui écrivons ces lignes, nous pouvons témoigner qu'elles furent innombrables en peu d'années les grâces de toutes sortes: con-

versions (d'hommes surtout), bénédictions temporelles et spirituelles.... dont ce modeste sanctuaire fut la source! et ce n'est pas sans émotion que nous évoquons le simple souvenir de ces fêtes inoubliables: abjurations, baptêmes et Premières Communions d'adultes, ordinations, retraites d'hommes, assemblées de charité... que pleurent ceux qui n'y peuvent plus prendre part.

La reconnaissance voulut orner la Maison de Marie, et, sous forme d'ex-voto, une souscription, à laquelle prirent généreusement part nos Coopérateurs d'Algérie et de France, permit de le faire magnifiquement.

L'heure de l'épreuve devait sonner.

Le 26 octobre 1895, sans aucun motif, l'administration préfectorale fermait sans explications notre chapelle, aux jours même où elle autorisait l'ouverture d'une Loge maçonnique! Nous nous sommes promis de nous faire sur ces souvenirs pénibles et sur d'autres encore... C'est donc par pure nécessité historique et sans entrer dans le détail des faits que nous enregistrons ici, entre autres documents, les réponses à des insinuations perfides de certains journaux, et la protestation que le devoir nous inspira en ces douloureuses circonstances.

Eckmühl, le 12 novembre 1895.

MONSIEUR LE RÉDACTEUR EN CHEF,

Il y a plus d'un an qu'en maintes et maintes occasions l'Union Africaine a publié contre les Salésiens et leur Œuvre les articles les plus violents.

Fidèles disciples de Notre-Seigneur Jésus-Christ, nous n'avons pas voulu nous défendre, espérant vaincre le mal par le bien.

Mais dans votre article du 10 courant, ce n'est plus nous seulement que vous attaquez; vous prenez à parti notre insigne bienfaiteur, le clergé d'Oran, et osez, contre toute vraisemblance et vérité, l'accuser d'avoir, par ses plaintes auprès de l'Administration civile, obtenu la fermeture de notre chapelle!

Nous taire en cette circonstance serait manquer à un devoir.

C'est pourquoi, afin que les responsabilités soient connues et attribuées à qui de droit, je demande à votre loyauté de publier dans votre journal notre réponse à l'arrêté de M. le Préfet d'Oran.

J'ajouterai, Monsieur, que nous vous pardonnons, car si vous nous attaquez comme vous le faites, c'est que vous ne nous connaissez pas.

Fortis de nos droits de citoyens français et de la sympathie populaire dont nous jouissons chaque jour davantage, nous poursuivrons avec plus de dévouement que jamais notre mission toute de paix et de charité.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur le Rédacteur en Chef, votre humble serviteur.

CH. BELLAMY,
Supérieur des Salésiens.

Oran, le 30 octobre 1895.

MONSIEUR LE PRÉFET,

J'ai l'honneur de vous accuser réception de votre lettre du 26 octobre, reçue le 28, dans laquelle vous me priez « de vouloir bien, à l'avenir, empêcher » d'une façon absolue l'accès de la chapelle à toute » personne étrangère à notre Établissement ».

Il nous est facile de déférer à ces désirs, attendu que, selon le rapport qu'a bien voulu vous adresser Sa Grandeur Monseigneur l'Évêque d'Oran « en » plus des parents de quelques élèves, nos offices n'é- » taient assez habituellement suivis que par quelques » personnes du dehors, s'intéressant à l'œuvre sa- » lésienne en faveur des pauvres. »

Mais vous me permettez, M. le Préfet, de m'étonner d'une mesure qui en principe nous prive d'une tolérance universellement pratiquée en France, même à Paris, sous les yeux du gouvernement.

Notre Société, étrangère à toute préoccupation autre que celle de faire du bien, spécialement à la jeunesse pauvre et abandonnée, a partout, en France, rencontré la bienveillance de l'Administration civile. Comment expliquer la méfiance dont nous sommes l'objet depuis quelques semaines ici, en Algérie ?

Il est vrai, certains journaux d'Oran ne cessent de nous outrager, mais notre silence, qui convient à notre mission toute de paix et de charité, n'est nullement la reconnaissance comme vraies des insinuations perfides dont nous sommes les victimes.

Nos Œuvres sont françaises; moi, leur Supérieur, je suis Français; 2 de mes confrères étaient soldats l'année passée, 2 autres l'étaient cette année-ci, et 4 autres le seront dans quelques jours.

Nos Maisons, ouvertes, sans distinction de culte et de nationalité, à tous les enfants pauvres délaissés, recueillent cependant en grande majorité des enfants français.

Vrais missionnaires français, nous enseignons à tous nos enfants la langue, l'histoire, l'amour de la France.

Et si, en faveur de nombreux étrangers qui habitent notre Colonie algérienne, nous nous adjoignons pour le ministère sacerdotal quelques prêtres de leur nationalité, il n'y a en cela rien d'illégal, bien plus, c'est un moyen de faire estimer par ces étrangers et de leur faire goûter l'hospitalité si libérale que la France sait accorder à ceux qui, venant lui offrir leurs services, lui demandent la libre et facile pratique de leur religion.

Et puis, M. le Préfet, n'est-il pas humiliant pour nous, prêtres catholiques français, de voir notre modeste petite chapelle être sans raisons l'objet d'un interdit, au moment même où l'on parle d'élever dans notre capitale une mosquée, et alors que le Gouvernement général d'Algérie accorde une large subvention pour l'achèvement à Oran d'une synagogue ?

C'est avec confiance, M. le Préfet, que nous prenons la respectueuse liberté de vous expliquer, et de vous dire ce que souffre notre fierté patriotique. Nous espérons ainsi que la méfiance et les sévérités qui nous atteignent injustement auront enfin un terme, et qu'elles se changeront en une appréciation plus

équitable du dévouement absolument désintéressé que nous apportons ici au service de notre religion et de notre patrie.

J'ai l'honneur d'être, M. le Préfet, votre très humble serviteur

CH. BELLAMY

Supérieur des Salésiens.

Enfin nous adressons à la Croix d'Algérie la lettre suivante en réponse aux attaques du Petit Africain.

MONSIEUR LE RÉDACTEUR,

Certain petit journal Africain revient sur la fermeture de notre chapelle. Il approuve sans réserves l'acte préfectoral parce que, dit-il, les Salésiens sont une Congrégation étrangère, attendu qu'ils reçoivent le mot d'ordre de Turin.

Nous lui adressons ces quelques réflexions que nous vous prions de publier :

Les religions, tout comme la vertu et la vérité, n'ont pas de patrie : elles sont essentiellement universelles.

Y a-t-il un Dieu français ? une charité anglaise, des mathématiques espagnoles, de l'algèbre russe ?

La doctrine chrétienne est-elle juive parce que son instituteur, Jésus-Christ était fils d'Abraham ? ou italienne parce que le Pape est actuellement italien ?

Il y a des catholiques, des protestants, des franc-maçons, des mahométans de toutes nations.

Les Congrégations religieuses en sont là : ouvertes à tous les désintéressements, elles n'ont pas de patrie.

Saint Ignace était Espagnol, saint François d'Assise, Italien, saint Bernard, Français ; or, il y a des Jésuites, des Franciscains, des Trappistes anglais, français, allemands, russes....

Don Bosco, il est vrai, naquit à Turin ; mais ses Œuvres multiples en faveur des fils d'ouvriers, sa méthode toute de douceur, son esprit d'abnégation lui attirèrent des sympathies universelles, surtout en notre France, ouverte à tous sentiments généreux.

Par admiration nous avons choisi Don Bosco pour notre maître et notre modèle dans la charité, adoptant ses œuvres, sa méthode, son esprit. Avons-nous cessé pour cela d'être Français ?

Le petit journal en question parle fort de nous chasser ! Mais que dirait notre ministre des affaires étrangères, que diraient les Français résidant partout, en Europe, en Asie, en Amérique... si les gouvernements étrangers, s'inspirant des arguments du petit journal d'Afrique et usant de représailles, chassaient les Filles de la Charité, les Frères des écoles chrétiennes, les Petites Sœurs des pauvres, nos Missionnaires parce que leurs fondateurs sont Français et qu'ils ont en France leur Maison-Mère ? Ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fit à vous-même, la sagesse des nations le dit.

Le Saint-Siège désire que les missionnaires et religieux soient de préférence de la nationalité où ils établissent leurs Maisons.

Nous avons suivi ce conseil dans une large proportion ; sur 28 Salésiens, en effet, nous avons 3 Italiens et un Espagnol, et cela dans une ville, Oran,

où les étrangers sont en majorité. Et dire que le Petit Africain n'est pas content!...

On nous reproche d'avoir constitué notre Société civile exclusivement avec des étrangers.

D'abord il y a exagération, puisque 3 Français font partie du Conseil d'Administration, et puis, même en cela, nous n'avons fait qu'imiter diverses sociétés françaises : financières, industrielles, commerciales, lesquelles, pour sauvegarder en ces temps de trouble leurs intérêts pécuniaires, s'adjoignent des membres étrangers. C'est légal, et c'est prudent. Nous l'avons fait, nous aussi, afin de protéger, au besoin, les biens des pauvres orphelins de toutes nationalités dont nous sommes les tuteurs.

Nous en avons le droit, le devoir, et aussi, le petit journal semble l'ignorer, l'autorisation légale.

Quant au mot d'ordre reçu de Turin, — le voici : Don Bosco, par son exemple et ses institutions, nous défend absolument de nous occuper de politique, il nous ordonne de faire du bien à tous, sans faire de mal à personne, pas même à nos ennemis (ne craignez donc rien, petit journal africain).

Nous faisons le vœu de vivre pauvrement et de consacrer notre existence entière au service des enfants pauvres et orphelins. A Oran, où ils sont si nombreux, personne ne s'en plaindra, sauf peut-être certain petit journal. Patience: on ne peut contenter tout le monde.

Et maintenant, c'est assez. Rentrons dans notre silence duquel nous eussions été heureux de ne jamais sortir, et travaillons avec plus d'entrain que jamais au bien de nos pauvres enfants.

Nos Œuvres désormais suffiront, nous l'espérons, à nous justifier.

J'ai l'honneur d'être, etc.,

CH. BELLAMY,
Supérieur des Salésiens.

Oran, le 16 novembre 1895.

N'importe, en dépit de tes vicissitudes,... humble sanctuaire de l'Oratoire Saint-Louis, tu resteras la première chapelle que les Fils de Don Bosco ont dédiée à la Vierge, *précurseur, modèle et Auxiliatrice* des Missionnaires d'Afrique.

Débuts comico-tragiques. — L'Œuvre des Soldats. — Le Patronage des Ecoliers. — Librairie de propagande. — C'était le bon temps. — Le berceau de l'apostolat salésien en Afrique.

Revenons au jour de la bénédiction. Le soir il y eut, comme dans toute fête salésienne, une séance récréative. Monseigneur, les membres du clergé et nos amis qui y assistèrent en foule, n'oublieront jamais, tant ils rirent jusqu'à en pleurer, la mine comico-tragique de nos jeunes débutants interprétant, à leur façon, la « *Maison de la Fortune* » de Don Bosco, et les efforts d'improvisation de l'impayable papa Bontemps pour suppléer, à tour de rôle,... les pauvres petits à bout... de mémoire. Heureux temps!... c'était le bon temps, où à défaut de mise en scène, de décors, de brillants costumes, la bonne simplicité tou-

jours aimable charmait nos bienfaiteurs, gagnait leur sympathie, comme il arrive toujours quand il s'agit des faibles, des humbles de cœur.

Enfin, en ce même jour se passait, presque inaperçu, un fait qui devait donner origine à une œuvre belle entre toutes. Trois de nos anciens élèves de notre Maison de Paris-Ménilmontant, en garnison à Oran, étant venus saluer leur cher ancien Directeur, devenaient, sans s'en douter, les fondateurs d'une « *Œuvre de Soldats* » qui devait prendre un très rapide accroissement et nous donner beaucoup de douces consolations.

Sur le désir formel de Mgr l'Évêque et avec sa bénédiction, l'Œuvre fut ouverte. Soirées de famille, bibliothèque, divertissements, facilités pour la correspondance épistolaire, s'organisèrent rapidement, mais c'étaient surtout les exercices de piété où on priait pour la famille absente, pour les camarades défunts; c'étaient les retraites qui attiraient le plus, le croira-t-on? nos chers soldats. Bientôt il y eut des retours aux pratiques religieuses, les communions se multiplièrent; nous avons compté des communions de 25 à 30 soldats, et quelle émotion, par exemple, lorsque nous voyions un brave enfant — ni séminariste ni religieux — accourir et vite nous demander à jeun la sainte Communion à 5 heures du soir. Et comme nous le grondions paternellement: « Que voulez-vous, je ne puis pas vivre sans communier! »

Œuvre facile, féconde en fruits de grâces, souverainement opportune alors que tous les fils de France passent par la caserne. Elle prospéra rapidement, et vint un temps où nous comptions une centaine de soldats fréquentant les réunions aussi régulièrement que le permettaient les exigences de leur service. Mais elle devait, elle aussi, se ressentir du coup qui nous frappait; la prudence nous conseilla de modérer notre zèle et de réduire à de trop modestes proportions cette œuvre qui actuellement sommeille, en attendant des jours de liberté.

Nous avions dès les premiers jours ouvert toute grande notre Maison aux pauvres enfants du quartier, et c'était plaisir de voir quelles parties on faisait à travers ces salles, ces corridors, ces escaliers, ces chambres non encore réparées!... Le soir, à nuit close, il fallait de force mettre à la porte ces chers enfants, — et que de fois ils rentraient par la fenêtre!

Cependant le 29 janvier 1892 nous faisons de cette œuvre informe, en l'organisant quelque peu, le « *Patronage Saint-François de Sales* » en faveur des Ecoliers, sans distinction d'écoles, avec un catéchisme annexe pour la préparation des adultes à la Première Communion. Inutile d'expliquer à nos Coopérateurs le but de cette œuvre, son organisation; disons seulement que ce Patronage fut bientôt et est encore fréquenté avec une extraor-

dinaire régularité par 150 enfants environ qui s'entassaient, les jeudis, les dimanches et chaque jour des vacances, dans notre cour minuscule.

Déclarons ici que nos chers petits Algériens, dans cette œuvre surtout, nous ont prouvé, contrairement à leur réputation, tout ce qu'on peut obtenir de constance, d'attachement, de vraie et solide piété de leur bon cœur quand on les aime et qu'on leur ouvre tout grands les canaux de la grâce divine! Ajoutons que cette petite œuvre est devenue une pépinière de vocations surnaturelles. Actuellement 4 de ces petits Algériens du Patronage sont devenus pour toujours confrères salésiens et sont nos plus précieux, nos plus dociles, nos plus dévoués auxiliaires! Et il y en a d'autres qui se préparent.

Cette première année de notre installation se terminait en transférant à l'Oratoire Saint-Louis notre *Maîtrise* et l'*Ecole Primaire*, laquelle fut bientôt fréquentée par une moyenne de 125 à 150 enfants.

Enfin une *Librairie*, ayant le double but de propager les bonnes lectures et de procurer quelques ressources à notre Maison, complétait la série des bonnes œuvres fondées rue Ménerville en cette première année de notre séjour à Oran.

Pour abrégier cet exposé nous avons, en marquant la fondation de chaque œuvre, donné de suite un aperçu de son développement et indiqué son état actuel; là se borne pour l'instant, notre intention.

Mais avant de quitter l'Oratoire Saint-Louis, il nous est impossible de ne pas jeter un regard ému sur ces temps primitifs.... sur ces temps de labeurs, d'épreuves, de consolations qu'il plut à la Providence d'accumuler en quelques années sur cette maison bénie! Quelle pauvreté alors, mais aussi quelle ferveur! quelle joie exubérante! Tout nous manquait, sauf les âmes, et elles suffisaient à notre bonheur: « *Beati qui esuriunt et sitiunt iustitiam, quoniam ipsi saturabuntur.* »

C'était le bon temps. « On respire dans cette maison la grâce de Dieu » disait-on.

Oratoire Saint-Louis, en te quittant je salue en toi le digne berceau de l'apostolat salésien en Afrique. Autre part on fera plus grandiose: nulle part on ne vivra plus heureux! En toi vivait l'esprit de Don Bosco!

III. — Eckmühl.

Au Jardin des Oliviers. — Un vocable très salésien. — Un don fait à propos. — Comment on loge les nourrissons de la Providence. — Nos plans resteront-ils en plan? — Oratoire salésien en miniature. — Ambition très légitime. — Une dévotion aussi évangélique que salésienne. — Amour et zèle salésiens. — Objections et expérience.

C'était le 31 janvier 1893, anniversaire de la mort de notre bien-aimé fondateur, Don Bosco, fête de l'Oraison de Notre-Seigneur

au Jardin des Oliviers, que nous prenions possession, à Eckmühl, de ce terrain planté d'oliviers qui allait devenir l'Oratoire de Jésus-Adolescent.

Eckmühl, village situé sur un vaste plateau qui domine la ville d'Oran et la Méditerranée, est dans des conditions exceptionnelles de salubrité; nous y avons bon air et bonne eau, avantages inappréciables en Afrique.

A Jésus par Marie. — La Bonne Mère avait reçu la dédicace de notre première Maison: il convenait de consacrer la seconde à son divin Fils. D'ailleurs l'église paroissiale d'Eckmühl est vouée au Sacré-Cœur de Jésus.

C'est donc pour modifier ce titre et par une tendre dévotion à ce mystère de l'adolescence de Jésus si admirablement approprié à notre vocation d'éducateurs de la jeunesse, que nous avons adopté ce beau vocable du *Cœur de Jésus-Adolescent*. C'était assez indiquer notre intention que notre Internat d'Eckmühl, autre Nazareth, devint une vraie Sainte famille, une maison de prière, de travail et de paix.

Exercice de la Bonne Mort, messe, instruction de circonstance, procession (nous étions 9), bénédiction de la propriété et dîner à la salésienne, marquèrent notre prise de possession.

La propriété comprenait une maison d'habitation entourée d'un assez grand jardin de forme rectangulaire. La maison avait été bâtie pour servir de logement à des missionnaires diocésains, projet qui n'eut pas de suites — elle suffisait à peine pour nous installer: vite il fallut songer à agrandir.

Un obstacle se présentait: nous prévoyions que le terrain serait insuffisant pour donner à notre Œuvre le développement que réclamerait le voisinage d'une ville de 80.000 âmes dont la population pauvre forme l'immense majorité.

C'est pourquoi nous devons inscrire à la première page de cet aperçu historique le nom de notre insigne bienfaitrice, M^{lle} Anaïs Brassens, qui, en nous offrant un vaste terrain voisin du nôtre, rendait possible la réalisation de nos projets.

Tranquilles de ce côté, nous nous mettons résolument à l'ouvrage, et désormais chaque année, pour ne pas dire chaque mois, comptera à Eckmühl quelque modification ou construction nouvelle.

Plantations d'arbres, dortoirs, réfectoires, chapelle... s'élèvent ou s'organisent successivement; puis, formant pavillons séparés pour permettre à l'air et à la lumière de circuler à profusion, ateliers, classes, salle des fêtes... s'alignent régulièrement sur les côtés du rectangle. Chaque bâtiment est garanti de la chaleur intense du soleil d'Afrique par une élégante charmille. Au milieu, séparant les deux cours de récréation, un jardin planté d'orangers, de palmiers, de bananiers, de caoutchoucs... entourant un bassin: c'est le *square de Don Bosco*;

le buste de notre bien-aimé Père, offert par nos chers anciens élèves, se dresse sur une gracieuse colonne; il préside à la vie de la maison et l'anime de son esprit. Naguère nos chers novices entretenaient autour de cette colonne avec une sorte de dévotion, les fleurs qui symbolisaient à leurs yeux les vertus chères à Don Bosco et dont ils désiraient eux-mêmes parer leur âme. Tout est d'une simplicité religieuse; mais l'ensemble présente un air souriant qui surprend agréablement le visiteur et impressionne favorablement nos chers enfants, qui s'y plaisent à raver. Ne convient-il pas de traiter ainsi les enfants adoptifs, les nourrissons de la divine Providence?

Il n'a qu'un défaut, notre Établissement, c'est que nous y sommes trop à l'étroit, car nous nous y entassons, vaille que vaille, une centaine, personnel et enfants. Aussi, s'il plaît à Dieu... et à nos Supérieurs, nous laisserons cette maison admirablement disposée pour devenir un groupe d'œuvres externes: école, patronage, réunions d'anciens élèves, maison de retraites pour les jeunes gens... et nous établirons notre Internat sur de plus vastes proportions.

Dans cette intention, le terrain, don de M^{lle} Bassens, est déjà préparé. Il est tracé, planté et provisoirement utilisé en jardin-école, un puits assure l'eau en abondance, et nous attendons seulement qu'une parole de Don Rua et la générosité de nos amis permettent à nos plans de ne pas rester en plan!

Si l'Oratoire actuel de Jésus-Adolescent n'est qu'une Maison salésienne en miniature, disons toutefois que tout y est organisé à l'instar de nos grandes Maisons et y fonctionne régulièrement.

D'abord: *Section des écoliers*, pour enfants de 10 à 12 ans, œuvre si utile sous un climat où tout est précoce. Après le certificat d'études, auquel on les prépare, ils optent à leur gré entre l'atelier ou les études secondaires.

Section des étudiants, adonnés aux études secondaires en vue de la vocation ecclésiastique. Nous y avons annexé un petit groupe de vocations tardives.

Enfin les *Apprentis*, qui se partagent en 4 ateliers: cordonniers, tailleurs, menuisiers, serruriers auxquels il convient d'ajouter le jardin-école et aussi le « four *Saint-Antoine* », qui ne chôme jamais et dont l'atelier est certes le plus achalandé!

Il convient de dire que l'enseignement scolaire et professionnel de nos apprentis fait l'objet constant de nos préoccupations et d'un perfectionnement incessant.

L'enseignement professionnel comprend les cours: élémentaire, moyen et supérieur, couronné par le *diplôme d'ouvrier*. Le passage d'un cours à un autre s'effectue après un examen subi victorieusement devant un jury composé de nos chefs d'atelier et de patrons de la ville reconnus experts dans leur métier:

la place est le résultat des notes combinées du carnet d'atelier et de l'examen.

Des cours de dessin, de comptabilité, de théorie professionnelle ont été organisés, ainsi que des visites aux principaux Établissements industriels.

Aussi nos ateliers ont-ils peu à peu conquis en ville une réputation qui s'affirme chaque jour et assure à nos ateliers du travail en surabondance, à nos jeunes ouvriers un placement avantageux.

Ne le dissimulons pas, nous ne sommes pourtant point satisfaits: notre ambition s'élève plus haut. Nous rêvons de sortir de l'apprentissage vulgaire pour devenir une école pratique de contremaîtres, convaincus que nos jeunes gens pourront d'autant plus librement affirmer sans forfanterie leurs croyances religieuses qu'ils s'imposeront par leur supériorité morale, intellectuelle et professionnelle..., convaincus que le bien que nous nous proposons de faire à la Patrie et à l'Église sera d'autant plus considérable que nous nous attacherons à former la portion dirigeante de la classe ouvrière.

N'est-ce pas interpréter les intentions de nos bienfaiteurs que de faire ainsi fructifier au centuple leurs aumônes?

Toutefois, si l'enseignement de nos chers apprentis est l'objet de nos sollicitudes, nous ne négligeons pas l'éducation surnaturelle, et nous tenons à signaler que nous avons trouvé un facteur puissant de leur formation chrétienne dans la dévotion, pour eux si pratique, si captivante de *Jésus-Adolescent*! si parfaitement adaptée d'ailleurs à leur condition d'âge et de situation sociale.

Jésus-Adolescent, c'est à la fois le modèle du jeune homme étudiant ou apprenti. C'est l'idéal du novice que nulle considération humaine ne saurait éloigner du service de son Père céleste.

C'est à Lui que notre chapelle est consacrée. C'est sa belle statue (œuvre d'art de Bogino) qui surmonte l'autel. Nous avons fixé pour notre fête patronale la solennité de la Sainte-Famille, dont l'office et l'évangile sont si vraiment l'office et l'évangile de Jésus-Adolescent.

Nous nous préparons à cette fête par un mois qui fait suite à celui de la Sainte-Enfance; et cantiques, lectures de piété, pratiques variées, oraisons et prières empruntées à la sainte liturgie, nous font entrer dans l'esprit la pratique de cette dévotion.

Et il est vrai de dire que, à l'exemple du divin Adolescent croissant en grâce, en science, en sagesse, nos chers jeunes gens, soumis à leurs supérieurs, grandissent visiblement sous nos yeux en santé, en science et en sainteté.

Nous serions incomplets si, parlant des Œuvres d'O. m. nous taisions l'existence d'une Association pleine de vie et d'espérance, et qui en est le couronnement naturel.

L'Union Amicale des Anciens élèves de nos Maisons d'Oran, dans ses lignes principales, se rapproche de toutes les œuvres similaires; mais elle en diffère et s'en distingue en ce que cette Union ici est devenue un centre d'apostolat et comme un groupement de plusieurs associations de caractères différents et d'organisation distincte.

C'est ainsi que les anciens élèves habitant Oran ont fondé successivement:

La *Joyeuse Union*, sorte de Cercle amical ouvert aux jeunes gens pratiquement chrétiens qui désirent se livrer entre bons camarades aux joyeux délassements que réclame leur âge.

Ils se réunissent les dimanches et jours de fête. Ils ont: jardin de récréation, salle de jeux, bibliothèque, musique, buvette, bureau de placement et d'assistance mutuelle, le tout géré par un Conseil d'administration.

La *Pieuse Union* du Sacré-Cœur de Jésus, organisée à l'instar des confréries qui existent dans nos Maisons. Elle a pour but de maintenir chez ces jeunes gens vivant dans le monde l'esprit de piété. Ils restent fidèles, autant que faire se peut, aux pratiques de dévotion en usage dans les Maisons de Don Bosco. Le vendredi, petite conférence de piété, messe d'association le dimanche, chaque mois l'exercice de la Bonne Mort, enfin la participation à une retraite annuelle.

Les membres se sont agrégés à l'Apostolat de la Prière.

Enfin, pour mettre leur foi et leur vertu sous le couvert de la charité, nos jeunes gens ont formé entre eux une *Petite Conférence de Saint-Vincent de Paul*, dont bénéficient les familles pauvres d'Eckmühl.

Ils s'ingénient, par toutes sortes d'industries à se procurer des ressources qui jusqu'à ce jour ont été assez abondantes.

On nous objectera certainement que notre zèle est quelque peu indiscret et que c'est là trop demander à des jeunes gens du monde.

Nous répondons que plus on demande au cœur d'un jeune homme, plus il donne et se donne; que c'est très librement qu'ils s'enrôlent dans l'une ou l'autre de ces Associations; que l'essai dure depuis 3 ans sans avoir engendré de relâchement, et que les Associations dont les réunions sont le plus assidûment fréquentées sont: la Pieuse Union et la Conférence de Saint-Vincent de Paul!

IV. - Les Filles de Marie Auxiliatrice.

Les Filles de Marie Auxiliatrice à Oran. — A Mers-el-Kébir. — Installation provisoire et définitive. — Une surprise pour Don Rua. — Mers-el-Kébir essaima à Eckmühl. — Villa Marie Auxiliatrice.

Voilà pour les Salésiens. Mais nous ne sommes pas à Oran les seuls enfants de Don Bosco: il y a les Filles de Marie Auxiliatrice, et il convient d'ajouter un mot sur les

deux Maisons qu'elles possèdent: l'une à Mers-el-Kébir, l'autre à Eckmühl.

Le 8 décembre 1893, en la fête de l'Immaculée-Conception, le bon Curé de Mers-el-Kébir voyait enfin se réaliser le rêve qu'il caressait depuis longtemps, l'installation des Filles de Marie Auxiliatrice dans sa paroisse consacrée à Notre-Dame Secours des Chrétiens! Toute la paroisse fut en fête: les braves pêcheurs d'origine napolitaine qui forment le fond de la population accueillirent les Sœurs de Don Bosco avec enthousiasme et le manifestèrent pieusement, bruyamment aussi, à leur façon.

Les Sœurs ouvrirent immédiatement un *Patronage* et un *Ouvroir*, et elles prenaient en main le blanchissage et la lingerie de nos Maisons d'Oran.

Malheureusement l'exiguité de leur maison mettait obstacle à leur zèle.

La Providence y pourvut en permettant qu'une vaste maison de style monacal, avec jardin et préau, et sur laquelle M. le Curé avait bien des fois jeté son dévolu, nous fût offerte, dans des conditions exceptionnellement favorables, par la pieuse famille qui en était propriétaire. Il n'y avait pas à hésiter.

Les Sœurs en prenaient possession en octobre 1896 et ajoutaient aux Œuvres existantes une école *primaire*. Bientôt, nous espérons, un petit *Orphelinat* complètera ces œuvres de charité en faveur des jeunes filles.

Il est consolant de pouvoir ajouter que plusieurs jeunes filles, ravies par l'aménité de nos bonnes Sœurs et le charme de leur vie, ont déjà revêtu l'humble habit des Filles de Marie Auxiliatrice. D'autres y aspirent.

Actuellement nous menageons à notre bon Père, Don Rua, la surprise et la consolation de pouvoir bénir une chapelle fort convenable, à la décoration de laquelle la pauvre mais pieuse population de Mers-el-Kébir a voulu largement contribuer par une souscription spontanée.

La ruche de Mers-el-Kébir n'a point tardé à essayer, et en la fête de Marie Auxiliatrice, le 24 mai de l'an dernier, les Sœurs s'installaient à Eckmühl, dans une modeste mais riante villa, voisine de notre Maison, pour prendre en main cuisine et lingerie et un patronage... de poules et lapins, à la grande satisfaction de notre économe et de toute la maisonnée... grands et petits.

V. — L'avenir.

Une question pour finir. — Réponse simple mais peu pratique.

Tel est en résumé l'aperçu historique et l'état actuel des Œuvres salésiennes à Oran, pâle récit dépourvu de ces mille détails et anecdotes qui le rendraient vivant et intéressant si l'heure était venue de parler librement.

Une question se pose en terminant: quelles sont vos ressources? nous dira-t-on.

Nos ressources sont celles bien connues des Maisons salésiennes, qui reposent sur la confiance en la Providence, avec cette différence que les ressources de la charité ne sont pas en Algérie, tant s'en faut, ce qu'elles sont en la mère-patrie.

Ici les catholiques pratiquants sont peu nombreux et généralement peu fortunés. Les œuvres naissantes et à soutenir sont nombreuses, et de même que dans les guerres ce sont toujours les mêmes qui se font tuer, ainsi c'est toujours aux mêmes portes que les bonnes œuvres vont frapper. Oran a bien fait ce qu'il a pu. A Bel-Abbès, un Comité admirablement dirigé par une Coopératrice qui a connu Don Bosco entretient 5 orphelins. La France, surtout certaine ville d'Eure-et-Loir, a fait beaucoup. Mais somme toute, nous sommes, sous le rapport des ressources, en vrai pays de Missions.

— Mais alors comment avez-vous fait pour faire développer et soutenir vos Œuvres?

La chose est bien simple: nous avons fait des dettes..... et il ne nous reste plus qu'à les payer.

Une anecdote. — Le banquier et la Providence.
— Ce n'est pas une fable! — *Bulletin*, dit le haut et clair. — Espoir? — Qu'il vienne: — Vœux ardents!... Ainsi-soit-il...

Et à ce propos, une anecdote toute récente. L'un de nos meilleurs amis, homme d'affaires, nous aborde, et, d'un air attristé et confidentiel: Mon Père, savez-vous ce qu'on dit de vous, en ville? — Non, veuillez me l'apprendre. — On dit que vous avez des dettes, est-ce vrai? — Parfaitement vrai. — Mais... vous ne craignez pas.....? — Non, nous ne craignons qu'une chose, c'est qu'on ne le dise pas assez. Tenez, voici un fait qui m'est arrivé en France. Il y a quelques années, un brave boulanger las de nous faire crédit, (et il y avait de quoi), me menaça de ne plus nous fournir de pain si nous ne lui donnions pas, dans un délai de deux jours, un très fort acompte. Il fut convenu que nous ferions pour cela tout notre possible, et nous mîmes nos enfants en prière.... Or, le lendemain, dimanche, un domestique se présente et me dit que sa maîtresse désire me voir pour affaire urgente. Il pleuvait à verse: n'importe. Je m'y rends immédiatement: « Mon Père, me dit cette dame, vous avez des dettes, je le sais. — Oui, Madame. — Vous devez tant à votre boulanger. — Oui, Madame. — Il menace de ne plus vous donner de pain si vous ne le payez pas. — Oui, Madame. — Tenez, mon Père, voici de quoi le payer. » Et la digne chrétienne me remettait la somme voulue, que je reçus je ne vous dis pas avec quel attendrissement! — Curieux de connaître le secret de cette énigme, je fis une petite enquête parlementaire à ma façon, et j'arrivai sans trop de difficultés à savoir de la concierge que

notre boulanger, sortant de chez nous et se rendant en cette maison, avait, en termes très durs et très bruyants, manifesté son mécontentement et ses menaces. La bonne dame l'avait entendu, avait ainsi connu notre misère, notre embarras, et sa charité nous avait secourus. Preuve, ajoutai-je, qu'il est utile aux Salésiens qu'on dise et qu'on sache qu'ils ont des dettes. Notre bon ami, entendant ce récit et notre réflexion finale, nous quitta les larmes aux yeux, car c'est un homme de foi; mais, en vrai banquier, il paraissait peu convaincu, pour son compte personnel, de la force de notre argumentation.

Et maintenant que le *Bulletin* a entendu nos confidences et qu'il va les répéter bien haut par ses 40,000 voix, espérons que la charité émue de nos bons Coopérateurs de France ne saura pas résister à l'inspiration de la grâce et nous donnera une nouvelle preuve que ceux qui, comme Don Bosco, mettent leur entière confiance en la Vierge Auxiliatrice, ne seront jamais confondus.

Et maintenant, vienne Don Rua! Déjà, les années passées, il nous a envoyé, bénis précurseurs, ses Assistants, nous visiter; nous les avons accueillis avec vénération, avec grand profit pour nos intérêts temporels et spirituels, mais c'est maintenant le Désiré entre tous qui est proche. Qu'il vienne, qu'il visite nos Œuvres, qu'il nous donne ses conseils, ses encouragements; surtout qu'il répète à ses fils que l'Algérie n'est qu'une station vers d'autres Missions plus pénibles, plus désirées... qui les attendent, et il comblera nos vœux les plus ardents.

Oui, qu'il vienne, car même en passant, nous le savons, il fait toujours le bien.

CH. BELLAMY,
*Supérieur des Œuvres salésiennes
d'Algérie.*

PS. — La prochaine visite de notre vénéré Supérieur Général n'est pas l'unique cause de notre joie. La tristesse de l'Église d'Oran va cesser. Des raisons de santé avaient obligé Monseigneur Soubrier, dont nous conserverons pieusement un souvenir filial à donner sa démission, et depuis de longs mois nous attendions un Pasteur.

Le Saint-Siège vient de nous l'envoyer en la personne de Sa Grandeur Mgr Cantel, autrefois curé de Saint-Denis du Saint-Sacrement, à Paris.

Des renseignements intimes nous ont déjà donné l'assurance que nous retrouverons en Mgr Cantel la prédilection paternelle dont nous entourait Mgr Soubrier; aussi est-ce avec bonheur que nous saluons son arrivée parmi nous, et que nous lui adressons nos respectueux et joyeux vivats.

CH. B.

165 2195





Consolatrice des affligés!

U* (Hollande), 9 mai 1898.

Depuis longtemps déjà, mon âme était en proie à de violentes peines morales. Je souffrais de mille angoisses, et le désespoir m'assaillait. J'eus alors recours à Marie, *Consolatrice des affligés*; elle ne demeura pas sourde à mes prières. La sérénité, le calme, la lumière, la paix reviennent dans mon cœur. L'offrande ci-jointe témoignera, bien faiblement il est vrai, ma juste reconnaissance à cette bonne Mère.

M.

Heureuse issue d'un procès.

Marseille

Nous nous empressons de témoigner à Marie Auxiliatrice notre plus vive reconnaissance pour la réussite complète de notre procès.

E. REBON.

Double grâce.

Toulon, 20 juillet 1898.

Je voue un amour et une reconnaissance éternels à la Vierge de Don Bosco pour deux grâces signalées qu'elle a eu la maternelle bonté de m'obtenir de son divin Fils.

Une enfant de Marie.

La dévotion à Marie, moyen et gage de persévérance.

X**, 16 août 1898.

C'est à l'intervention maternelle de la Vierge Auxiliatrice que je dois la persévérance de mon fils dans l'accomplissement de ses devoirs religieux. Je lui en témoigne toute ma reconnaissance. Je désirerais trouver cette grâce dans les colonnes de votre *Bulletin*.

MARIE-LOUISE.

Santé des infirmes!

Cuers, le 9 septembre 1898.

Je dois à la récitation de trois *Pater*, *Ave* et *Gloria* en l'honneur de Marie Auxiliatrice une amélioration sensible dans ma santé.

Je désirerais témoigner dans le *Bulletin*

même, par la publication de cette grâce, ma profonde reconnaissance à la Madone de Don Bosco.

A. M.

Guérison inespérée.

Anvers, 10 septembre 1898.

Au mois de mai dernier, une de mes proches parentes dut subir en Hollande une opération dangereuse. Cette opération terminée, l'un des trois médecins qui venaient de la soigner se vit obligé de nous faire la pénible déclaration suivante: « Des symptômes imprévus et alarmants se sont révélés au cours de l'opération: ils font redouter pour la malade un sérieux danger de mort. Elle peut rester quatre jours au plus dans cet état critique. Si elle atteint ce délai, alors seulement luira quelque espoir de guérison. » Un second médecin, moins optimiste, ne lui accordait que quelques heures de vie. Dans cette douloureuse situation, quand nous vîmes perdu tout espoir humain, nous eûmes recours à Notre-Dame Auxiliatrice, Lui promettant de proclamer bien haut dans le *Bulletin salésien* et Sa puissance et Sa bonté, si Elle nous conservait notre chère malade.

Le lendemain matin, contrairement à leur attente, les docteurs apprirent que celle-ci vivait encore; la nuit avait été satisfaisante. Or depuis, l'amélioration ne fit que s'accroître; de péritonite, aucune trace. La convalescence s'effectua si rapide que la quatrième semaine la malade pouvait quitter en voiture le *sanatorium*, pour être soignée à domicile. Huit jours plus tard elle allait à pied à l'église pour y rendre à Dieu et à sa tendre Mère de chaleureuses actions de grâces.

Du fond de nos cœurs reconnaissants, nous nous écrions: « Gloire à Dieu! Louanges à Notre-Dame Auxiliatrice! »

L. H.

Lille, le 22 septembre 1898.

Reconnaissance à Marie Auxiliatrice et à saint Antoine de Padoue pour la guérison d'une mère de famille.

Vierge digne de louanges!

L*** 27 septembre 1898.

Depuis plusieurs mois, mon enfant souffrait d'un mal très grave. Recourant à la compa-

tissante bonté de notre Mère du Ciel, je Lui fis pour toute promesse celle de publier dans un prochain *Bulletin* la guérison de mon fils, si Elle me l'accordait. Je fus exaucée, et je viens témoigner aujourd'hui ma plus vive gratitude à la Madone de Don Bosco.

Grande grâce,

Montpellier.....

Ayant obtenu une grande grâce par l'intermédiaire de N.-D. Auxiliatrice, je vous envoie les honoraires nécessaires pour dire en son honneur une neuvaine de messes.

Guérison.

Ayant obtenu la guérison d'une personne chère, j'envoie en remerciement une messe d'actions de grâces.

Intercession de Marie.

Andlau (Alsace).

En reconnaissance pour une grande faveur obtenue par l'intercession de la bienheureuse Vierge Marie et des pauvres âmes du Purgatoire, je vous adresse cinq francs pour vos œuvres.

UNE COOPÉRATRICE.

Deux grâces.

Je vous serais bien reconnaissante si vous pouviez insérer dans un de vos numéros une faveur que j'ai obtenue par l'intercession de N.-D. Auxiliatrice. Je vous avais demandé des prières pour un malade bien en danger, et moi-même je commençai une neuvaine. Dès lors il alla de mieux en mieux, et quoique pas absolument guéri, il peut s'occuper de ses affaires. Je vous envoie cinq francs en remerciement.

Dernièrement j'ai obtenu une autre faveur de N.-D., la guérison d'une jeune fille bien malade.

Je vous demande de bien vouloir encore prier pour nous tous.

UNE ENFANT DE MARIE reconnaissante.

Promesse de pain exaucée.

Merci à N.-D. Auxiliatrice et à saint Antoine pour une grâce obtenue. Je vous envoie ci-inclus le prix d'une journée de pain promise à saint Antoine en faveur de vos enfants.

Confiance entière envers Marie.

X*** (Somme).

N.-D. Auxiliatrice, pour laquelle j'ai la plus grande dévotion, m'a accordé les faveurs que je lui demandais, Lui promettant, si j'étais exaucée, de les faire enregistrer dans votre *Bulletin*. Je viens aujourd'hui témoigner toute ma reconnaissance à cette bonne Mère, qui exauce toujours ceux qui la prient avec confiance, et je vous prie de le faire enregistrer dans le *Bulletin salésien*, heureuse si je pouvais propager ainsi la dévotion à N.-D. Auxiliatrice.

Je vous envoie ci-joint ma bien modeste offrande pour son Sanctuaire, en vous deman-

dant vos prières et celles de vos enfants pour la conversion d'une personne qui m'est bien chère et pour l'avenir de mes enfants.

M. P

Les personnes énumérées dans la liste suivante déclarent devoir à la Vierge de Don Bosco de la reconnaissance pour des faveurs obtenues à la suite de prières, aumônes, sacrifices, etc.

Rovereto (Tyrol): Louise Canestrini, 20 frs. — Philomène Capobianco, 5 frs. pour une messe. — *Vicence:* G. R., 5 frs. — N. N., 2 frs. — *Asti:* Louise Santero, 5 frs. pour une messe. — *Diana d'Alba:* Sœur Pauline Cardini. — *Carsi (Gènes):* Antoine Bebosio. — *Pra:* Anne Grassi. — *Pierre Delmona:* Félicité Lazzari. — *Soazza (Canton des Grisons, Suisse):* Charles Delzopp, 5 frs. pour une messe. — *Montorbo:* Louise Cacciavillani. — *Sarnano:* Philomène Scarosciotti de Calciati, 100 frs. — *Fiesse Umbertino (Rovigo):* Joseph Vecchiati, pour la guérison de sa femme, 10 frs. — *Voce-mola:* Marie Ansaldi, 5 frs. pour une messe. — *Leonessa (Aquila):* Un fils de Marie, 11 frs. pour une messe. — *Bagnacavallo:* Jeanne Bellingegni de Cortesi. — *Cascina Amata (Milan):* Annetto Bartesaghi, 5 frs. pour une messe. — *Busto Arsizio (Milan):* Julie Gallazi, 5 frs. — *Arzenigo (Massa):* D. Antonio Pallini, 6 frs. — *Salerno:* Angélique Vimercati, 10 frs. — *Monesiglio (Coni):* Camille Bolmida, 12 frs. pour deux messes. — *Ales (Cagliari):* Don Louis Sibona, 10 frs. au nom de plusieurs personnes reconnaissantes. — *Solbiato Olona (Milan):* Charles Bolini, 12 frs. en action de grâces pour la guérison de sa fille qui était devenue aveugle à la suite de plaies aux yeux. — *Terralba (Cagliari):* D. Joseph Putru, vice-curé, 5 frs. au nom d'une personne reconnaissante. — *Sainte-Victoire de Gualtieri:* Marie Bonazzi de Decarli, 5 frs. pour une messe. — *Turin:* Charles Croce, 4 frs. — *Victoire (Buenos-Aires, Amérique):* F. C. C. A., 5 frs. — *Calcianacca:* C. D. 2 frs. — *Schio:* G. A. P., 2 frs. — *Parie:* C. E. P., 5 frs. pour une messe. — *Sarzane:* Jean-Baptiste Lucien Négociant, 25 frs. — *Valguarnera:* François Frédéric, 10 frs. pour une messe. — *Lonigo:* S. P. — *Parie:* Françoise Sali Sforzino, 2 frs pour une messe. — *Faenza:* Françoise Ballanti. — *Gradella (Lombardie):* Rose Cazzulani, 5 frs. pour la guérison de sa mère. — *Satti:* Jean Cotal, 2 frs 50 pour deux messes. — *Gènes:* Hermine Salvi, 2 frs. pour une messe. — *Saint-Etienne d'Aneto (Gènes):* Marie Antonie Cella, 5 frs. — *Naples:* Marie Calo Carducci Vve Guarnieri, 20 frs. — *Fontanella del Monte (Bergame):* Ildegonde Gambirario Vve Moscheni, 10 frs. — *Saint-Pantaléon (Cagliari):* Jean Petretto, 8 frs pour avoir trouvé une place. — *Louise Mariani.* — *Novare:* Gaudente Peroglio, 10 frs pour deux messes. — *Gazzano Saint-André (Bergame):* Catherine Tacchini, 15 frs. — *Cividate Camun (Brescia):* D. Michele Isonni, archiprêtre, 2 frs. au nom de Giudici, cordonnier. — *Volpedo (Alexandrie):* Ferme Abbiati, 6 frs. pour une Messe. — *Nizza Monferrat:* Sœur Célestine Sella. — *Terranova Scula:* Vincent Rosso, 6-tudiant, 5 frs. — *Coronno Plinio:* Annunziata Cereghini, 2 frs. — *Semione (Val de Blenio, Suisse):* D. Thomas Giudinetti, vicaire forain, 55 frs pour une neuvaine de messes en actions de grâces. — *Buttigliera d'Asti:* N. N., coopératrice, 100 frs. — *Louis Salette,* 5 frs. — *Saint-Martin de la Vallée:* Baptiste Bernardi, 1 fr. — *Rome:* Louis Galata, 5 frs. — *Verzegnis (Tolmezzo):* D. Etienne Chiabai, curé, 15 frs. pour une messe. — *Pietraperzia:* Rossaire Bonaffini Vve Martinez, une messe. — *Gènes:* C. S. — *Catane:* Pierre Carta, envoie 5 frs. en actions de grâces pour la guérison miraculeuse de son fils Pio. — *Fallavecchia (Milan):* N. N., 10 frs. pour une messe. — *Casola:* Anna Giaquinto, 2 frs pour une messe. — *Alasio:* G. A., 2 frs. pour une messe, 1 fr. pour les missions.





DISCOURS

prononcé à l'Oratoire salésien de Montmorot en la fête de saint François de Sales

par M. le chanoine de KOSKOWSKI

ancien curé de Saint-Désiré (Lons-le-Saunier) (1)

« *In hoc vocati estis, ut benedictionem hæreditate possideatis.* — Vous avez été appelés à posséder une bénédiction par héritage » (I. Petri, III. 9). »

Cet héritage, mes chers enfants, ce patrimoine commun de l'Œuvre salésienne, c'est la bénédiction de Don Bosco, votre saint Fondateur, Don Bosco, le François de Sales, le Vincent de Paul de notre temps. Sans doute, il n'est pas permis de devancer le jugement de l'Église; elle seule peut décerner les honneurs de la canonisation, et se prononcer officiellement sur l'authenticité des miracles. Nous parlons en simple historien; nous rapportons, nous ne qualifions pas. Or, voici ce que dit l'histoire: Don Bosco a guéri des aveugles et des paralytiques; il a multiplié les pains; il a ressuscité un mort. Accouru tout exprès de Florence à Rome, auprès de l'un de ses anciens enfants dont le corps était mortellement malade, et l'âme encore davantage, il arrive trop tard, et ne trouve plus qu'un cadavre. Il l'appelle par son nom: « Lève-toi! » lui dit-il. Le mort ressuscite, se confesse, reçoit le saint Viatique: « Mon enfant, dit Don Bosco, tu tiens ouverte la porte du ciel. Veux-tu y aller tout de suite, ou rester encore avec nous? » — « Je veux aller au ciel. » — La tête retombe inerte: et cette âme suspendue, il y a une demi-heure, au-dessus de l'enfer, s'envole en Paradis.

Léon XIII disait un jour à Don Bosco, dans l'une de ces nombreuses audiences intimes qu'il lui prodiguait, à l'exemple de son glorieux prédécesseur: « Pie IX a été votre ami, je veux l'être autant que lui. — Il s'est fait inscrire au nombre de vos Coopérateurs; je revendique l'honneur d'être le premier sur la liste. » — Quand Don Rua eut télégraphié au Souverain

Pontife la mort de Don Bosco, Léon XIII, levant les yeux au ciel, s'écria: « Don Bosco est un saint, un saint, un saint! » Appliquons, mes chers enfants, à votre Fondateur la mesure indiquée par N.-S. Lui-même: « *A fructibus eorum cognoscetis eos*: Vous les jugerez par leurs fruits. » — Appliquons à cette âme ces deux autres paroles de la Sainte Ecriture: « *Laudent eam opera ejus*: Que ses œuvres se chargent de sa louange. » — « *Opera illorum sequuntur illos*. Leurs œuvres les suivent. » Les belles phrases n'ont rien à faire ici, elles n'approcheraient pas de l'éloquence des faits et des chiffres.

Voilà donc un pauvre prêtre de campagne sans aucune ressource, dont l'œuvre s'étend au monde entier, a déjà donné à l'Église 6 mille prêtres, plusieurs évêques, et verse chaque année dans la société plus de 25 mille enfants sortis des Oratoires salésiens. Qui comptera les millions passés par les mains de ce pauvre, employant les loisirs de ses soirées à raccommoder ses chaussures, à éplucher des légumes, en compagnie de cette mère si digne d'un tel fils, laquelle, un jour, enlevait la nappe de la table pour en faire des chemises, accompagnant cet acte de charité, elle, paysanne ne sachant pas lire, de ce mot sublime: « C'est une honte d'habiller des planches, quand les membres vivants de N.-S. J.-C. manquent de linge. » — En dehors des Œuvres salésiennes, — notamment des Missions de l'Amérique du Sud, qui absorbent des sommes incalculables, — sur un mot de

(1) Au lieu de donner un compte rendu qui ressemblerait fatalement à bien d'autres, nous reproduisons volontiers, et dans un sentiment de vive gratitude, une très belle conférence donnée à Montmorot devant dix-huit prêtres et tout un peuple, à l'occasion de la Saint-François de Sales.

Léon XIII, Don Bosco fait bâtir, à Rome, dans un quartier de quinze mille âmes éloigné de tout sanctuaire, une église du Sacré-Cœur qui coûte trois millions. Il avait fait élever à Turin une autre église qui avait coûté deux millions. Léon XIII le remercia en son nom personnel, au nom de Rome et de l'Eglise universelle. Don Bosco ne put jamais faire accepter à sa mère une somme de vingt francs, pour s'acheter un manteau neuf: « *Digitus Dei est hic.* » Oui, la main de Dieu est là. Cet homme, l'une des plus grandes figures du XIX^e siècle, — qui, dans l'histoire, dominera notre époque avec Pie IX, Léon XIII, le Curé d'Ars, M. Dupont, ce thaumaturge laïc, — Don Bosco, dis-je, a plus fait pour la sanctification de la jeunesse qu'aucun homme d'État, aucun politique, aucun éducateur de ce siècle. Était-ce trop de le comparer à saint Vincent de Paul, à saint François de Sales ?

En 1883, Don Bosco prêchait à Paris, dans l'église de la Madeleine. J'assistais au sermon. Qu'a-t-il dit ? Je l'ignore, et bien d'autres aussi. Placé au milieu de la grande nef, à quinze pas de la chaire, j'y vois encore monter péniblement un vieillard de soixante-huit ans, qui en paraissait plus de quatre-vingts, courbé, traînant les pieds, se soutenant à peine. Il parla d'une voix si faible que je ne pus pas saisir un seul mot, ni même savoir en quelle langue il s'exprimait. Je suppose que c'était en français. Or, les dix-neuf vingtièmes de l'auditoire, plus mal placés que moi, durent entendre un peu moins, c'est-à-dire rien du tout ; et l'église était archi-comble ; personne ne sortit ; la quête qui suivit cet étrange sermon, que nul n'avait entendu, rapporta dix mille francs. Durant quinze jours, ce Paris, si blasé sur les personnalités les plus hautes, cette ville de deux millions d'âmes, humainement parlant la première du monde, ne s'occupa que de Don Bosco ; on s'étouffait pour entendre sa Messe, on s'étouffait sur son passage. Au sortir d'une visite promise pour deux heures, et faite à six, tant on l'avait arrêté en chemin, il trouve la cour encombrée de six cents personnes, le chapeau à la main, qui lui refusent le passage avant d'avoir reçu sa bénédiction. — Il donne cette bénédiction du haut du marche-pied d'une voiture, et traverse cette foule inconnue qui l'acclame. On lui baise les mains ; on coupe, afin de les garder comme reliques, de petits morceaux de sa vieille soutane : « Si seulement, disait-il, c'était pour m'en donner une neuve ! » Quel était donc cet attrait fascinant Paris, où il est si difficile de faire sensation ? C'était l'attrait de sa sainteté toute seule, sans rien de ce qui explique humainement le succès.

Cinq ans plus tard, à son lit de mort, cet

humble, ce pauvre verra accourir dans sa très pauvre cellule le duc de Norfolk, le Cardinal-Archevêque de Turin, et, parmi nombre d'autres Pontifes, le Cardinal Richard, Archevêque de Paris. Après son décès, un premier envoi de cinquante-trois mille lettres de faire part sera insuffisant. A ses funérailles on verra trois évêques, tout le clergé séculier et régulier de Turin, et plus de cent mille fidèles. — En recevant l'Archevêque de Paris, Don Bosco lui demanda sa bénédiction. Le vénérable Pontife la lui donna, et aussitôt, se mettant à genoux : « Maintenant c'est moi, dit-il, qui demande votre bénédiction pour moi, pour Paris, pour la France. » La bénédiction du saint mourant tomba sur le front du prélat pour se répandre sur notre chère France toute entière ; c'est vous, enfants de Don Bosco, qui l'apportez à notre diocèse ; vous, c'est-à-dire vos maîtres, fils de Don Bosco par la filiation religieuse, et ses frères par le sacerdoce de J.-C. ; — vous, c'est-à-dire votre Oratoire, maison de prière, de travail, de sainte joie des amis du bon Dieu, prédication muette et permanente ; — vous, c'est-à-dire vous-mêmes, chers enfants, vous êtes, en corps et en âme, la bénédiction vivante du grand mort qui vit là-haut, près du bon Dieu, Père des Orphelins, près du Sauveur, bénissant les enfants et nous le donnant pour modèle.

Qu'est-ce qu'une Bénédiction ? C'est une effusion de grâces puisée dans le Cœur de Jésus, et répandue sur le monde. Telle est la bénédiction du Pape, celle de l'Évêque, celle du prêtre, celle du père et de la mère de famille, celle des privilégiés de N.-S. J.-C. Telle est la bénédiction que le pauvre donne au riche en échange de son aumône. Le riche reçoit ainsi le centuple dès cette vie, en attendant le ciel. Mgr Marpot, imitant saint François de Sales, recueillit et garda trente-deux ans sous son toit, à sa table, un pauvre de fortune et d'intelligence, incapable de se suffire dans la vie : « Je considère cette œuvre, me disait-il un jour dans l'intimité, comme l'une des grandes bénédiction de mon épiscopat. » Ce pauvre, ce demi-idiot bénissait son Evêque : — Une bénédiction, je le répète, c'est une effusion de grâces puisée au Cœur de Jésus, et répandue sur les âmes.

Or la grâce, chers enfants, dans la plus grande extension de ce mot, tel est l'héritage que vous a laissé Don Bosco, comme je le disais en commençant. On respire en cette Maison une atmosphère de grâce sanctifiante ; elle rayonne dans la joie de vos regards, dans le franc épanouissement de vos visages ; et, avec la grâce habituelle, les grâces actuelles vous sont prodiguées par les leçons et les exemples de vos maîtres, la sainte Messe tous les jours, la Confession et

la Communion chaque semaine. La grâce est une flamme, chers enfants, comme celle du soleil, lumière, chaleur, fécondité; elle rayonne et se propage sans s'appauvrir. Telle est la première cause de cette chaude et universelle sympathie que vous inspirez. Vous êtes des foyers rayonnants de la grâce du bon Dieu; vous êtes, je le répète, une bénédiction vivante. Voilà surtout, chers enfants, pourquoi l'on vous aime. Les raisons les plus hautes sont habituellement les plus vraies. Première raison: *la grâce*.

Deuxième raison: la *simplicité salésienne*, qui achève de vous gagner les cœurs. La simplicité, mes chers enfants, est l'une des vertus les plus agréables à Dieu et les plus sympathiques aux hommes. Même les gens les plus prétentieux chérissent la simplicité chez les autres. Qu'est-ce donc que la simplicité, mes chers enfants? Disons d'abord ce qu'elle n'est pas. La simplicité n'est point la banalité, la vulgarité; bien au contraire. Rien de si commun que ces hommes à la fois prétentieux et vulgaires, éprouvant le besoin de cacher sous une forme affectée la nullité du fond. Le grand, le sublime, est toujours simple. Quiconque a assez de valeur personnelle pour n'avoir rien à perdre à se laisser voir de près tel qu'il est, n'éprouve pas le besoin de s'offrir à distance, sur un piédestal, aux hommages des naïfs. On l'a dit, et c'est vrai: plus une *personne* a de valeur, moins elle éprouve le besoin de se poser en *personnage*; car *être quelqu'un* vaut mieux que *paraître quelque chose*. Être simple, mes chers enfants, c'est n'être pas double. Le menteur n'est pas simple; il pense une chose et en dit une autre. L'orgueilleux n'est pas simple, se croyant et voulant être cru plus qu'il n'est en vérité. Ce qu'est l'orgueilleux dans l'estime de Dieu, — ce qu'il est dans sa propre estime, et veut être dans celle des autres, — cela fait deux, et non pas un. — Il n'est pas simple, celui qui se dédouble, — chrétien le matin et le soir, dans ses prières et dans sa vie privée, non chrétien dans sa vie publique, donnant une part de son cœur au bon Dieu et l'autre au péché. — En un mot, chers enfants, la simplicité c'est: avec Dieu, l'amour, la charité, qui nous donne à Lui tout entier et non à moitié seulement. La *simplicité* avec Dieu c'est la *charité*. — La *simplicité* avec nous-mêmes, avec le prochain, c'est la *vérité*, ne nous croyant pas, ne voulant point paraître autres que nous ne sommes: prenant pour devise cette parole de l'Imitation: « *Quod es, hoc es; nec major dici vales quam Deo teste sis*. Vous êtes ce que vous êtes; et n'avez pas le droit d'être appelé plus grand que vous ne l'êtes au témoignage de Dieu. »

La simplicité ainsi entendue c'est tout Don

Bosco; cet amour humble et sincère, c'est la bénédiction qu'il vous a léguée en héritage. Cette simplicité, c'est tout saint François de Sales. De l'amour de son cœur, du génie de son intelligence, est né « ce grand et incomparable *Traité de l'amour de Dieu* ».

Ainsi s'exprime le Pape, dans la bulle de canonisation de ce Docteur de l'Eglise. Cette simplicité, c'est le charme de son style, qui fit de lui le plus grand maître de la langue française au XVI^e siècle. De cette simplicité est sorti ce joyau de piété, de bon sens, ce bijou littéraire qui s'appelle: *L'Introduction à la vie dévote*. Et lorsque Henri IV, à la demande duquel cet ouvrage fut composé, offrit à l'auteur d'échanger le siège épiscopal de Genève contre l'Archevêché de Paris: « Sire, répondit l'aimable saint, j'ai épousé une pauvre femme: Dieu me garde de la répudier pour une plus riche! » La simplicité de saint François de Sales, c'est le charme incomparable de ses relations: « Mon Dieu, disait son ami, Le Camus, Evêque de Belley, mon Dieu! Si Mgr de Genève est si bon, que doit-il en être de vous? » Cette simplicité, amour et vérité, c'était bien aussi le vénéré Pontife, de pieuse et douce mémoire, dont votre oratoire porte le nom, Mgr César-Joseph Marpot, pour qui votre venue, chers enfants, fut un rayon de joie au milieu des dernières souffrances qui devaient un mois plus tard, l'enlever à notre affection filiale. Je suis heureux de rendre ici hommage à Celui qui fut pour moi un Evêque, un père, et, je puis ajouter, sans manquer à la simplicité que je prêche, un ami. — D'une intelligence peu supérieure à la moyenne, d'apparence un peu terne, Mgr Marpot fut une âme profondément pieuse, un grand cœur, et la simplicité charmante de ses relations vivra toujours dans le reconnaissant souvenir de ses intimes.

Voilà, chers enfants, vos modèles: N.-D. Auxiliatrice, cet océan de grâces, d'une simplicité incomparable; — saint François de Sales, le Docteur de la charité; — Don Bosco; vos bons maîtres, tout animés de l'esprit de leur Père. Pour vous mettre à l'unisson, chers enfants, vous n'avez qu'à vous laisser faire. La bénédiction du Patriarche salésien, qui féconde le berceau et la croissance de vos œuvres, N.-S. vient en personne la renouveler chaque jour. Continuez, chers enfants, à partager ce précieux héritage avec tous ceux qui vous aiment. En attendant la bénédiction de l'adorable Victime qui va sortir du Tabernacle, recevez celle que son pauvre ministre vous donne du fond du cœur. Au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi-soit-il!